

Alain Pecunia

Un été pourri

UN ÉTÉ POURRI

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Cheminements

Collection « Une mémoire »

Les Ombres ardentes – Un Français de 17 ans dans les prisons franquistes

Collection « Chemin noir »

*Un vague arrière-goût
Le Sanglot de Satan*

Collection « Roman »

Le Dernier Maquisard

E-books téléchargeables sur lulu.com

« Littérature et fictions »

*Louise (Flash noir)
Jeux d'enfants (Flash noir)
La Fatwa (Flash noir)
Le Prix du meilleur scénario (Flash noir)
Fin de race (Flash noir)*

« Poésie »

Entomologie (I) Poèmes du siècle passé

Alain Pecunia

Un été pourri

Flash noir

Blog de l'auteur

<http://noirexpress.blogspot.com>

© Alain Pecunia, 2007.
Tous droits réservés.

1

Nous avons convenu que j'arriverais le samedi.

– Dans l'après-midi ? lui avais-je demandé.

– À partir de onze heures, quand tu veux. Pas avant car j'aime toujours faire la grasse matinée et traîner le matin.

– Et ton mari ?

– Ne t'inquiète pas, il ne sera pas là. Il s'absente plusieurs jours.

Quand je pense que lorsque je lui parlais de notre mariage futur – du haut de mes cinq, six ans – elle me rétorquait : « À condition que tu ne sois pas marin. Je ne veux pas passer mon temps à attendre mon mari ! » Mais moi, entêté, je voulais être marin. C'est vrai qu'elle avait plus de maturité puisqu'elle avait un an de plus que moi. Et cette comédie avait duré tout le temps de nos amours enfantines. Jusqu'à nos dix, onze ans. Et voilà qu'elle avait épousé un aviateur – qu'elle avait passé son temps à attendre durant quinze années. Et même pas un volant ni même un quelconque officier. Un simple sergent – il avait

quand même passé adjudant-chef au finish –, un « rampant » qui, lui, avait passé son temps en missions extérieures : Tchad, Somalie et autres territoires exotiques. À la fin de son périple, il avait ouvert un garage puis une concession automobile grâce à la vente d'une bonne partie des terres du père de Claire à la mort de celui-ci.

Et moi, je n'étais pas devenu marin.

Ce qui me pinçait malgré tout le cœur trente ans après, c'est qu'il avait été mon grand rival auprès de Claire depuis nos cinq ans. Oh ! pas vraiment déclaré – ça il n'aurait pas osé –, mais insidieux, sournois. Attendant patiemment que les trois mois de vacances d'été se soient écoulés pour redevenir son « copain », alors que moi j'avais rejoint Paris et ne reviendrais que pour quelques week-ends.

Au moment des préparatifs du retour sur Paris, il était toujours en train de traîner autour de moi. C'est vrai que nous étions toujours ensemble puisqu'il était mon meilleur copain pour jouer aux petites voitures ou aux petits soldats de plomb. Mais, le jour de mon départ, sa présence me semblait toujours inopportune. « T'inquiète pas, je prendrai soin d'elle », me disait-il sirupeux et faux cul, la jouant « copain avant tout ». C'était justement cela qui m'inquiétait.

– Mais t'inquiète pas, me disaient mes parents, tu la retrouveras bientôt ta « petite fiancée ». Et il faut bien aller à l'école et devenir grand et apprendre un métier si vous voulez vous marier un jour.

Je n'avais rien à répliquer. Je savais déjà que les grandes personnes ne comprenaient rien à l'amour. La preuve : la seule fois qu'elle était restée dormir à la maison (j'avais alors six ans et elle sept), mes parents nous avaient baignés

ensemble mais nous n'avions pas eu le droit de dormir dans le même lit !

Se baigner tout nus dans la même baignoire, l'un en face de l'autre, et ne pas pouvoir s'allonger, en pyjama, côte à côte dans le même lit, comme des amoureux le font normalement ! Non, pour ça, mes parents ne prenaient pas notre amour au sérieux. D'ailleurs, ils souriaient toujours lorsqu'ils évoquaient en compagnie des parents de Claire nos fiançailles. Ses parents me provoquaient même :

– Tu veux toujours être marin ?

Et elle, tout de suite, avant que j'aie pu répondre, prenant les devants :

– Je l'épouserai pas s'il veut être marin.

Ah oui, l'autre enfoiré il l'avait joué sur du velours. Il risquait pas de s'envoler : son rêve, à lui, c'était d'être expert-comptable car son père était paysagiste – je ne comprenais pas la liaison.

Le pire, ce fut la rentrée scolaire de ma dixième année. Nous retournâmes à la campagne pour un week-end d'automne. Claire participait à une représentation théâtrale scolaire. *Roméo et Juliette*. Elle Juliette, bien évidemment puisqu'elle était la plus belle, et lui, l'infâme, Roméo ! Je m'attendais au pire. Je m'étais renfermé en compagnie de mes mauvaises pensées tout le long du trajet, plus ténébreux que jamais. Mes parents, pour bornés qu'ils pussent être, devinaient malgré tout la raison de mon noir tourment intérieur. « Mais ne t'inquiète pas, c'est une pièce, c'est un jeu. » Pour eux, tout n'était qu'un jeu, surtout l'amour, matière à plaisanteries qui les faisaient pouffer ou glousser et dont je ne saisisais pas toujours la raison. Mais *Roméo et Juliette*, tout le monde connaît, même les mômes. C'est la « grande histoire » d'amour. Pâmoison, baisers, mort. Les

yeux dans les yeux qu'il allait la dévorer et profiter de ma présence pour jouir de son triomphe qu'il croirait définitif et que je sentais tel. Il me supplanterait dans son cœur.

Ce fut pire que tout ce que j'avais bien pu imaginer. La longue attente dans une salle des fêtes municipales lugubre, vieillotte et éclairée comme une sacristie, puis leurs longues et interminables tirades. Mais comment avait-elle pu m'oublier et tomber amoureux d'un type pareil ! Et mes parents qui trouvaient que mon copain ne se débrouillait pas trop mal. Mais, moi, je ne pouvais dégoiser un seul mot. Un poignard me fouaillait les entrailles. Et on m'avait traîné là pour assister à cela. Mais de quelles cruautés sont capables les parents. Je n'y voyais qu'un vaste complot dont j'étais le seul et unique objet.

Un pro y verrait là l'origine de ma tendance paranoïaque. Mais il y a de quoi. Trahi si jeune par celle que j'aimais avec la complicité de mes parents qui prétendaient m'aimer et tout faire pour mon bien.

Mais leur trahison me faisait moins mal que la sienne. J'avais toujours pensé – c'en était une référence instinctive – que les adultes ne pensaient qu'à trahir les jeunes. La preuve ? Ils n'ont de cesse qu'on leur ressemble. Alors qu'ils sont laids, grossiers, grotesques, surnois.

Quand ils me disaient : « Lis ceci, c'est de ton âge », j'étais sûr que ce ne pouvait être que tarte et idiot et que c'était une façon de me modeler. Pour me faire devenir comme eux. Ce à quoi je me refusais de tout mon être. Je voulais être moi et non pas eux. Ma vie m'appartenait. Et si je voulais être marin, eh bien, qu'elle reste avec son futur gratte-papier bouseux cul-terreux ! Elle le regretterait.

Elle ne le regrettait pas. Elle avait la sécurité et l'argent. Elle était la femme d'un notable du cru après avoir été la fille du maire.

Elle habitait la maison de maître de ses parents sur la route de Bernay à Orbec, la D131. Une allée d'une centaine de mètres s'ouvrait dans ce qui restait des bois alentour. Les haies avaient été arasées les dix dernières années pour transformer les prairies à pommiers et à vaches en terre de culture à blé, maïs et divers. Subventions obligent : le bocage normand s'était transformé en *open field* et en tirelire.

J'avais eu du mal à retrouver les paysages de mon enfance, ces lieux magiques et féeriques, et dû tourner deux fois autour du dernier carrefour giratoire.

Je pilai net au beau milieu de l'allée. Un trou s'ouvrait béant, trois mètres sur trois, sur toute la largeur de l'allée, délimité par huit piquets supportant un ruban rouge. Une de ces marnières, dont on avait tant parlé ce printemps, s'était effondrée là, paresseusement.

Je suivis les traces de pneus des véhicules divers qui m'avaient précédé sur la pelouse et contournai le cratère avant de stopper une dizaine de mètres devant le perron.

Je descendis de ma voiture de fonction. Car moi, j'étais devenu fonctionnaire, flic, et n'avais jamais bourlingué ailleurs que dans l'Hexagone. Ce que ne m'empêchait pas de me croire une âme d'aventurier : un flic court plus de risques qu'un marin par les temps actuels.

Claire apparut sur le perron. Toujours aussi belle – ou presque en tenant compte du temps passé – que dans mes souvenirs. Dans son environnement, certes, je la reconnus, mais je ne sais pas si c'eût été le cas au hasard d'une rue. J'avais quarante-cinq ans. Elle en avait donc quarante-six.

Je ne l'avais pas revue depuis trente-deux ans. Je fis rapidement le compte : j'avais alors treize ans et elle quatorze.

C'était la dernière fois où je l'avais vue. Sa mère nous avait envoyés tirer un pichet de vin à la cave. « Ne restait pas trop longtemps ! » avait-elle ajouté avec un sourire entendu. La cave s'étendait sur toute la longueur de la demeure. Elle était humide et obscure. Arrivés au bout, près des tonneaux, nous nous blottîmes instinctivement l'un contre l'autre et nous nous embrassâmes maladroitement. Je dois admettre que l'initiative venait d'elle. Mais, si son instinct désirait plus, le mien n'était guère éveillé. Je pelotai maladroitement et timidement ses seins rebondis. Ce qui la fit glousser. Glissai mes mains sous sa courte jupe et remontai ses cuisses. Elle se trémoussait et se livrait. Mais à quoi ? je l'ignorais encore. Et lorsque ma main souleva son slip de coton Petit Bateau pour découvrir son sexe humide, je pensai qu'elle avait envie de faire pipi ou s'était mal essuyée. « Ta mère va s'inquiéter », dis-je alors pour sortir d'une situation qui me laissait perplexe. J'eus l'impression de ne pas avoir dit ce qu'il aurait fallu dire en ces circonstances, mais j'ai toujours eu l'esprit de l'escalier.

L'autre con, en définitive, avait dû l'être nettement moins que moi.

Mais je ne pense pas que ce flash-back nous fût commun en ce moment précis, même si son sourire ouvert sur ses dents charnelles m'intimida comme alors.

C'est elle qui m'avait téléphoné cinq jours plus tôt.

– Il faudrait que je te parle, avait-elle dit après une intro bidon sympa du genre « je voulais savoir ce que tu étais devenu – je pense souvent à toi ».

Habitant toujours l'appartement de mes parents – mais quand même sans mes parents qui avaient divorcé pour ne pas louper leur troisième âge en continuant de se taper sur le système –, je me dis qu'elle aurait pu me téléphoner plus tôt si ce qu'elle prétendait était vraiment vrai.

– C'est urgent ? m'étais-je enquis.

– Non, fit-elle après avoir marqué un temps d'hésitation, mais le plus tôt serait le mieux.

– C'est grave ? avais-je insisté, le professionnel refaisant surface.

– Non, non, pas du tout.

Là, elle m'avait répondu trop rapidement.

– Alors ? fis-je pour enfoncer le clou. T'as un problème avec tes mômes ?

Pour le cas où elle en aurait eu.

– Ça n'a rien à voir, répondit-elle, éludant la demande de renseignement incluse dans ma question. Ça concerne François.

Je lâchai un « Ah ! ».

« Ça concerne donc le rand enfoiré », ne pus-je m'empêcher de me dire à moi-même.

– Et alors ? la jouant grand indifférent.

– Viens me voir dès que tu le pourras... S'il te plaît, ajouta-t-elle après une courte pause.

– D'accord, fis-je beau joueur et réfléchissant à toute vitesse. Nous sommes mardi, je pourrais être là samedi. Ça te convient ?

Ça lui convenait.
J'en étais là.

Elle descendit le perron.

Nous n'allions pas nous serrer les mains bêtement. Nous avions quand même eu l'occasion de nous téléphoner trois ou quatre fois en ces trente et quelques années. Et j'avais malgré tout été son premier « fiancé », même si ça datait.

Nous nous embrassâmes comme deux bons vieux copains qui s'étaient quittés la veille. Je trouvai sa peau aussi douce que dans mes souvenirs enfantins. Mais elle ne portait plus ses longues tresses d'or qui me firent frémir d'émerveillement. Sa chevelure était moins blonde qu'antan et frôlait, désinvolte, ses épaules. Son sourire était le même, nonobstant les rides – d'expression, a-t-on coutume de dire. Mais je n'allais pas chipoter dans les comparaisons entre avant et après : avec ma calvitie rampante et mon début de bedaine bedonnante, je risquais d'être perdant à tous les coups.

Elle me considéra un bref instant.

– T'es pas mal conservé, pour ta quarantaine avancée ! me dit-elle en souriant largement et laissant exploser ses yeux rieurs.

– Toi aussi, t'es pas mal ! rétorquai-je.

– Oh ! fit-elle en faisant un geste fataliste de la main qui resta un court instant suspendu tels des points de suspension, avant de me saisir le bras en ajoutant : Viens, entrons. Nous serons plus à l'aise à l'intérieur.

Je ressentis une brève poussée de son épaule contre la mienne et nous gravâmes les quelques marches du perron épaule contre épaule.

Je n'eus aucun mal à oublier un court instant qu'elle était mariée à mon rival. Un court instant car mon parcours personnel sentimental m'avait rendu « extrêmement » lucide envers les poussées émotionnelles que peut provoquer la gent féminine et je ne voulais plus être le brochet que l'on ferre gentiment, très gentiment. Misogyne, non. Sainement méfiant, oui.

– Tu peux dormir ici ce soir. Je t'ai préparé une des chambres d'amis. Mon ancienne chambre de jeune fille, dit-elle en riant et en se tournant vers moi pour s'amuser de l'effet produit.

Mais l'effet fut celui du boomerang.

– Je te remercie, dis-je, mais j'ai retenu une chambre en ville. À l'hôtel *Au Lion d'Or*.

– Mais pourquoi ? c'est stupide..., dit-elle surprise. Décommande ! m'intima-t-elle.

Je retrouvais à présent, après le jeu de la séduction, son grand air obstiné : « Je n'épouserai jamais un marin ! »

– C'est impossible, rétorquai-je calmement, comme si cela relevait de l'évidence. J'y ai déposé mon bagage.

– Tu n'as quand même pas retenu pour dîner ? fit-elle, dépitée.

– Non, il n'est que quatorze heures.

Hésitant sur ce que j'avais voulu exprimer, elle prit le parti de sourire, découvrant ses dents charnelles – qui me parurent, le temps d'une mauvaise pensée, carnassières.

Je me dirigeai, instinctivement, vers ce qui avait été le salon du temps de ses parents. Mais, à présent, c'était la salle à manger, donnant sur le devant, qui, elle, était devenue le salon, donnant sur l'arrière, face à une longue pelouse qui se prolongeait en verger, entourés de bois.

Sur la gauche de la pelouse, j'aperçus la vieille tonnelle en fer forgé de notre enfance que recouvrait partiellement une plante grimpante qui semblait être un polygonum.

Le salon était tout de cuir envahissant : quatre larges fauteuils, une banquette, une table basse en verre au milieu, une vitrine à un angle et une bibliothèque qui supportait quelques volumes contre un pan de mur. Le bar, près de la télé, semblait, lui, moins pauvre que la bibliothèque avec quelques bonnes bouteilles.

– Assieds-toi, dit-elle. Je te prépare un café ?

Enfoncé dans un fauteuil qui semblait vouloir m'engloutir, je n'eus même pas la présence d'esprit de répondre à sa proposition. Ce qu'elle prit pour un assentiment.

Je tentai de trouver une assise plus assurée en tentant de m'avancer sur le devant du fauteuil. Mais, comme chacun devait tenter de se caler à cet endroit précis, j'eus l'impression de tomber de dix bons centimètres. Je me recalai au fond et pris le parti d'attendre, avachi et résigné, le café tout en lorgnant les bouteilles de whisky pour tenter de découvrir les goûts du maître des lieux.

Repérant deux, trois bouteilles de vieux whisky tourbé, il me sembla, malgré tout, avoir bon goût en ce domaine, puisque le même que le mien. Ce qui ne manqua pas de me surprendre de sa part.

Après avoir sorti mon étui à cigares, je cherchai vainement des yeux un cendrier sur la table basse et tentai, tout en me contorsionnant, d'extraire mon briquet allume-cigare de la poche de mon pantalon.

Une jambe allongée, mon corps englouti basculé sur le côté gauche, la tête rejetée en arrière, je parvenais à m'en saisir quand elle revint avec le café.

– On ne fume pas, ici, me jeta-t-elle. C’est pour le cuir et les doubles rideaux. Je ne supporte pas l’odeur du tabac froid.

– François ne fume pas ? tentai-je timidement, comme pris en faute mais me rattachant à ce mince espoir.

– Si, mais pas ici.

C’était sans appel et je me félicitai d’avoir retenu une chambre en ville.

Malgré tout, pour afficher mon indépendance, je mordis mon cigare et lui dis, devançant sa prochaine réflexion :

– Ne t’inquiète pas. Je ne l’allume pas ; je le fume à cru.

Elle eut un haussement d’épaules d’indifférence et me proposa mon café.

– Sucre ou sucrète ?

C’était sucrète à cause de mes quatre-vingts kilos et de mon début d’embonpoint. Mais je répondis : « Sans. » Ça faisait plus viril.

Il était brûlant. Je tenais la soucoupe à deux mains, hésitant à la lâcher d’une main pour retirer mon cigare de la bouche de crainte de perdre un équilibre précaire. J’y parvins malgré tout et en profitai pour lancer un : « Alors ? »

– Alors quoi ? fit-elle, étonnée, semblant avoir oublié la raison de ma présence.

Elle se reprit.

– Excuse-moi, j’avais oublié.

Elle semblait perdue dans d’autres pensées et presque regretter de revenir à une certaine réalité.

– C’est au sujet de François ? fis-je.

– Oui, je crois te l’avoir dit.

– Et alors ? répétai-je, mi-amical, mi-professionnel.

Elle marqua une hésitation. Elle semblait ne pas savoir comment répondre à une question si abrupte. C'était pourtant la seule question possible. Ses traits se crispèrent de contrariété, puis elle lâcha d'un trait, sans me regarder, comme l'on se jette à l'eau :

– Il a disparu.

– Disparu ? fis-je bêtement, interloqué. François disparu ?

J'avais du mal à imaginer mon François malingre en fugueur.

Je m'extirpai lentement et précautionneusement du fauteuil. J'avais besoin d'être debout et de marcher pour me dégourdir les méninges. Mâchouillant mon cigare, je me lançai tout de même :

– Tu crois qu'il a fugué ?

– Non.

– Alors ? demandai-je.

– Il a disparu, c'est tout, lâcha-t-elle comme si je n'avais pas compris qu'il avait disparu.

Elle semblait anxieuse.

– Je te sers un whisky ? me demanda-t-elle.

Il n'était que trois heures mais je sentais que j'allais en avoir besoin.

– Moi je prends un Lagavulin, et toi ? dit-elle.

– Comme toi.

De toute façon, c'était mon préféré pour l'après-midi.

– Tu aimes les tourbés ? lui dis-je pour détendre l'atmosphère.

– Oui. J'aime bien les choisir.

– Ce n'est pas François ? fis-je, parce que pour moi c'était plutôt un plaisir de mec.

– François n'aime pas le whisky. Il est plus rustique.

Cela me semblait plus dans l'ordre des choses. Je voyais mal ce qui aurait pu transformer l'infâme en gentleman.

– Allume ton cigare au lieu de le mâchouiller. Ça m'énerve.

Je ne me fis pas prier deux fois. Mes méninges allaient enfin pouvoir se débloquer au rythme du tirage. Un rythme lent, mais c'était celui qui me convenait.

– Bon, fis-je. Il a disparu.

Je marquai une pause avant d'ajouter doctoralement :

– À cela, il peut y avoir plusieurs raisons.

Je la regardai à la dérobée, assise le verre à la main sur le canapé de cuir, avant de me hasarder :

– D'abord, votre couple...

– Quoi, mon couple ? Qu'est-ce que ça a à voir avec sa disparition ? m'interrompit-elle, impérieuse.

J'imaginai mal François en fugueur amoureux. Mais je me fondais sur une image de lui, peu flatteuse à son égard, qui datait de plus de trente ans. Des petits crevés chauds lapins, ça existe. Et il avait quand même réussi à épouser Claire, lui ! Mais je le voyais mal mettre en jeu son confort bourgeois. Il avait eu trop de mal à se le procurer.

– Oui, excuse-moi, c'est bête, dis-je battant en retraite.

– C'est même stupide ! m'assena-t-elle.

En moi-même, je me dis que, si elle était odieuse comme ça avec lui, il avait bien pu craquer et fuguer. Mais je n'allais pas remettre ça sur le tapis au risque de me faire rembarrer.

Je passai à l'hypothèse suivante :

– Lui connais-tu des ennemis ? En a-t-il ?

– Tu imagines François ayant des ennemis ! me lâcha-t-elle en haussant les épaules. Il ne donne tort à personne,

acquiesce toujours au dernier qui vient de parler et il est mielleux avec tout le monde.

Ça correspondait à mes souvenirs, mais j'étais malgré tout abasourdi de l'entendre de sa bouche, exprimé avec une telle évidence.

Elle nota ma surprise :

– Tu sais, au bout de vingt-cinq ans de vie commune, je le connais par cœur, sur le bout des doigts, mon François.

Elle enfonça le clou :

– J'ai même toujours su qu'il était comme ça.

– Pourquoi l'as-tu épousé, alors ? ne pus-je m'empêcher de lui demander, ajoutant en moi-même : « Au lieu de me choisir moi. »

– Oh ! fit-elle fatidique, ça n'a jamais été le grand amour, si tu veux tout savoir. C'était simplement une question de terres.

– De terres ? fis-je éberlué.

– Oui, nos familles désiraient depuis longtemps réunir leurs terres.

En 2001, moins vingt-cinq années. Les années 70. je tombais dans du Balzac. C'était à ne pas y croire ! Elle m'avait échappé pour une question de terres !

– Mais sa famille n'avait pas de fortune..., dis-je hébété.

– Non, quelques terres seulement, mais certaines bien situées. Les unes jouxtaient notre domaine et les autres se retrouvaient en terrain constructible...

Je ne pus m'empêcher de l'interrompre :

– Et comme ton père était le maire, qu'il pouvait savoir des choses, etc., etc.

– Si tu veux, dit-elle les lèvres pincées.

Je tirai sur mon cigare, sirotai une gorgée de whisky et en revint à mon idée :

– Cela peut générer des ennemis, tout au moins des envieux et, je ne t'apprendrai rien, des envieux deviennent des ennemis...

– Non, je ne pense pas, dit-elle, se concentrant sur ce qu'elle cherchait à exprimer. Il est ce qu'il est, mais il sait rendre service et même dépanner les uns et les autres. Il est très serviable.

« Servile même », pensai-je, tout en reconnaissant en mon for intérieur que je manquais de la moindre objectivité. Ce qui est malgré tout fâcheux dans ce genre d'affaire.

– Alors ? fis-je, pensant que, si ce n'était pas une femme ni un ennemi cul-terreux, il ne restait que son boulot, sa concession automobile.

Mais je ne voulais pas aborder cette question sans avoir pris au préalable quelques renseignements à ce sujet.

– Il a disparu, c'est tout ce que je peux te dire.

Elle m'énervait un peu à me prendre pour un béotien, et la révélation de ses amours balzaciennes n'arrangeait rien.

J'avais cru les connaître l'un et l'autre et, au fond, je ne les avais connus ni l'un ni l'autre. La Princesse charmante virait en fée Carabosse et l'infâme en couillon.

J'en étais à mon deuxième cigare et à notre troisième whisky, et nous n'avions toujours pas avancé. Sauf l'horloge, qui indiquait seize heures trente.

Perdu entre Balzac et mes amours enfantines, j'avais l'impression que mes réflexes professionnels m'abandonnaient. Je marchais de long en large dans le salon quand, tout à coup : « Mais il a disparu depuis quand ? », stupéfait moi-même qu'il m'eût fallu plus de deux heures pour poser la bonne question. Mais un bon flic est un flic humble qui s'enorgueillit de son humilité.

Elle en fut tout autant stupéfaite et répéta, bêtement :

– Depuis quand ?

– Ben oui, depuis quand ? fis-je, reprenant le dessus, tout du moins professionnellement parlant. Tu m’as appelé mardi, récapitulai-je, tu m’as dit que ça concernait François, qui s’absentait plusieurs jours. Donc, il avait déjà disparu.

– Non, me répondit-elle avec assurance. Mardi, il n’avait pas disparu !

Je continuai de développer ma logique :

– Et tu m’as même dit qu’il ne serait pas là aujourd’hui car il serait absent plusieurs jours...

Nerveuse, elle croisa et décroisa ses jambes toujours aussi superbes, à faire regretter que les porte-jarretelles aient disparu.

– Donc, s’il n’avait pas disparu mardi et s’il s’est absenté, pourquoi penses-tu qu’il aurait disparu ? Il est absent, c’est tout ! assenai-je en conclusion.

Je mâchouillais mon bout de cigare compulsivement, signe que je commençais à m’énerver.

– Non, il a disparu ! me lança-t-elle, catégorique et entêtée.

– Mais, mardi, pourquoi m’as-tu appelé alors à propos de François ? demandai-je en ne pouvant contenir plus mon agacement.

– Parce que j’étais inquiète, tout simplement, me répondit-elle avec l’assurance indémontable dont savent faire preuve les femmes en certaines circonstances.

– Inquiète, tout simplement ? renchéris-je.

– Inquiète ou, plutôt, j’avais un pressentiment.

– Mais il aurait disparu depuis quand alors ? lançai-je d’un ton tranchant.

– Depuis jeudi soir.

– Comment le sais-tu puisqu’il devait normalement s’absenter quelques jours ? Encore un de tes pressentiments ! dis-je à la limite de la méchanceté, ce qui pouvait parfois me ressembler.

J’avais devant moi un « témoin » ou « plaignant » qui ne me disait pas tout, et cela titillait en moi le professionnel.

– Parce que ses bagages sont restés là, rétorqua-t-elle sans se démonter. Et que je ne le vois pas partir une semaine sans ses petites affaires. C’est un maniaque de l’ordre et de l’organisation.

J’essayais de rassembler mes idées qui s’étaient mises à tournicoter. J’éprouvais le sentiment de vouloir rationaliser ce qui relevait du domaine de l’irrationnel et de verser dans le parapsychisme.

– Donc, repris-je, il aurait disparu depuis la journée ou la soirée de jeudi. Et qui l’aurait vu pour la dernière fois ?

– Moi, le jeudi midi, au déjeuner.

– Et les employés de la concession ?

– Il n’y est pas allé ce jour-là.

– Ah ! fis-je, ne sachant que dire devant son aplomb.

– Je leur ai téléphoné vendredi matin et ils m’ont confirmé qu’il n’était pas passé à la concession jeudi après-midi, ajouta-t-elle pour me venir en aide en quelque sorte.

Je me repris :

– Mais, jeudi, il aurait disparu quand ?

– Vers quatorze heures trente, je l’ai laissé dans son bureau, au premier, puis je me suis absentée pour quelques courses à Lisieux. À mon retour à dix-huit heures trente, il n’était pas là – comme prévu, puisqu’il devait partir vers dix-sept heures, me précisa-t-elle connaissant ma manie de la logique ou, tout du moins, de l’enchaînement des faits.

Mais ses bagages – une valise et un attaché-case contenant son ordinateur portable – étaient toujours là.

– Il a pu tout simplement sortir faire un tour dans les bois et avoir un malaise ? dis-je après un temps de réflexion.

L'hypothèse me paraissait plausible. Mais elle avait réponse à tout, comme lorsqu'elle était même :

– Il était en costume et je ne le vois pas aller se salir dans les bois. Il pleuvait ce jour-là. Mais le jardinier a parcouru les allées le lendemain matin et n'a rien trouvé.

– Tu lui as dit qu'il avait disparu ? la questionnai-je avec étonnement.

– Non, je lui ai dit que j'avais remarqué la présence d'un rôdeur et je lui ai demandé d'aller vérifier. De plus, avec les marnières qui se sont éboulées de-ci de-là depuis le printemps, nous avons pris l'habitude de tournées d'inspection pour les signaler le cas échéant.

– Tu auras au moins prévenu la gendarmerie ? demandai-je sans la moindre illusion.

– Bien sûr que non ! me rétorqua-t-elle comme si elle avait affaire à un débile et que cela se trouvait être l'évidence même.

– Ah ! fis-je faussement surpris. Et pourquoi donc ? dis-je en enfonçant le clou. Ils sont là pour ça, non !

– Je ne veux pas les voir mêlés à ça, me répondit-elle le plus naturellement du monde.

« Elle se fout de ma gueule, ou quoi ? » me dis-je à moi-même en regardant du coin de l'œil Claire transformée en fée Carabosse.

– Ça ne les regarde pas, trancha-t-elle d'un ton sans réplique.

– Tandis que, moi, ça me regarde ou regarderait, marmonnai-je au bord de l'explosion. Et pourquoi, nom de Dieu, fais-tu appel à moi ? finis-je par exploser. Pourquoi ?

– Pour m'aider, me lança-t-elle d'un ton implorant et le regard à l'avenant.

– Pour t'aider, pour t'aider ! répétais-je narquois. Mais à quoi, nom de Dieu ! tonnai-je. À transporter le corps, le dissimuler, l'enterrer dans la cave ou le faire disparaître dans une marnière, le dissoudre à l'acide... Ton pressentiment n'aurait-il pas été suivi d'un rêve qui indiquerait où trouver le corps ?

– Salaud ! me lança-t-elle, et elle se recroquevilla sur la banquette, les jambes ramenées sous elle, avant d'éclater en sanglots.

Je faillis culpabiliser, mais mon ex m'avait trop souvent fait le coup des larmes « à point nommé » pour que je m'en émeuve réellement. Quand on est jeune mec et couillon, ça désarçonne toujours les pleurs d'une femme, mais, lorsqu'on apprend au hasard de la lecture d'une revue féminine que « Mesdames, sachez-le, la Nature nous a fait don d'une arme imparable : nos larmes. Eh oui, le sexe faible est supérieur en tout : notre pouvoir lacrymal – la capacité de pleurer en volume et dans le temps, s'il vous plaît – est nettement, lui aussi, supérieur à celui des membres du sexe dit encore fort. Une femme peut pleurer cinq à sept fois plus qu'un homme et bien plus longtemps que lui – qui en aurait d'ailleurs honte, le pauvre, tandis que nous... mais n'en abusez qu'à bon escient car ils sont sans défense devant nos larmes ! », alors on sait à quoi s'en tenir.

J'étais prêt à me tirer de là plutôt qu'à attendre. Ses sanglots étaient ponctués de « Tu es vraiment salaud », « Je l'aurais pas cru, même si t'es flic », « Salaud »...

À la fin, au bout d'un certain temps, alors que ses sanglots s'étaient calmés mais non ses pleurs, je vins – ô erreur ! – m'agenouiller auprès d'elle, posai mes mains sur ses genoux et lui dis, sans y avoir pensé :

– Excuse-moi. Je suis un peu fatigué par le boulot. Les mots ont dépassé ma pensée.

– Salaud ! murmura-t-elle tout en continuant de pleurer. Mais elle commençait à hoqueter et à renifler, ce qui laissait présager la fin des pleurs.

– Excuse-moi, répétai-je comme un con.

Et, je ne sais pourquoi, mais encore plus con, j'ajoutai d'un ton mielleux mais ferme :

– Je t'aiderai. Nous allons le retrouver, ton François.

Deux, trois secondes et le miracle eut lieu. Son visage chiffonné, mouillé, démaquillé, se tourna vers moi, d'abord timidement, puis s'illumina lorsqu'elle demanda, petite fille :

– C'est vrai ? Tu ferais ça pour moi ?

Avant d'ajouter, triomphante obstinée :

– Je savais bien que je pouvais compter sur toi !

Nous n'avions toujours pas avancé d'un pas dans la voie de la résolution de l'énigme, mais l'horloge, elle, consciencieusement, annonçait dix-neuf heures et quelques.

Claire se reprit, décroisa ses longues jambes, se releva et me dit, m'embrassant d'un baiser humide – non pas de désir ou de salive mais de larmes :

– Excuse-moi, je vais me refaire une beauté.

Je ne compris pas de quoi elle s'excusait.

Lorsqu'elle revint un quart d'heure plus tard et alors que nous entamions notre cinquième ou sixième whisky de l'après-midi, elle me demanda d'un ton tranquille :

– Et que vas-tu faire ?

Je répondis tout naturellement, haussant les épaules :

– Ben, je vais aller voir les gendarmes. Il faut bien que quelqu'un leur annonce la disparition de François.

Je crus un instant que les vanes lacrymales allaient à nouveau se déverser et qu'elle allait lâcher son verre dans la foulée.

Je me précipitai vers elle et, impulsivement – je dis bien impulsivement car c'était complètement con et hors de toute rationalité –, la pris dans mes bras. Ce qui n'évita pas un nouveau flot puisqu'elle se blottit contre moi en éclatant de nouveau en sanglots que je tentai de calmer en lui caressant les cheveux, puis en les embrassant, puis les oreilles, puis le cou... Puis ses lèvres se saisirent des miennes et nous nous affalâmes sur le canapé, et là ses larmes s'arrêtèrent net. C'était toujours ça. Même si les moyens mis en œuvre outrepassaient l'objectif et risquaient de me submerger dans un flot non plus de larmes mais d'emmerdes. Et ça, les emmerdes, un flic ça n'aime pas. Sinon, à quoi bon être fonctionnaire !

2

Le lendemain matin, je me retrouvai en robe de chambre, dans un des pyjamas du « disparu », à prendre « notre » petit déjeuner dans la cuisine. Claire avait passé un jogging. Nous nous regardions tendrement, chacun accoudé à une extrémité de la table et tenant son bol à deux mains, à hauteur de la bouche, soufflant en chœur sur le café encore fumant pour le tiédir.

Toutefois, nous avons eu la décence de dormir dans la chambre d'amis, celle de jeune fille de Claire, où je pus enfin assouvir mes fantasmes enfantins avec mes moyens d'adulte. Du moins, je le supposais, car je ne me souvenais plus de rien après notre casse-croûte impromptu arrosé d'une des bonnes bouteilles du « disparu » pour fêter nos retrouvailles.

Je flottais un peu dans le pyjama de François.

– Je ne l'imaginai pas aussi grand, ni aussi large...

– Tu sais, dit-elle en souriant, il a grandi depuis ses dix ans. Un mètre quatre-vingts et féru d'athlétisme et de judo

et autres sports de combat. Il préside d'ailleurs le club de judo et le sponsorise largement.

J'avais du mal à l'imaginer en judoka ou karatéka gnangnan et mielleux.

Elle devait deviner mes pensées.

– L'armée l'a beaucoup changé, poursuivit-elle.

– Ce n'était que l'aviation et la mécanique, tout de même ! l'interrompis-je.

– Oui, mais il en appréciait l'aspect sportif, lui qui avait toujours été malingre enfant. Et puis il voyageait beaucoup, en France et en outre-mer... De courts séjours, mais il voyageait beaucoup.

Je me dis en moi-même qu'il avait dû surtout pas mal glander pour avoir terminé juteux-chef.

– Tu as toujours l'intention de passer à la gendarmerie ? osa-t-elle timidement après une pause.

– Je vais d'abord récupérer mon bagage à l'hôtel et régler ma nuitée. Et puis nous sommes dimanche, ça ne servirait à rien d'y passer. Je vais voir ce que je peux trouver avant lundi.

– Tu repars lundi ? s'inquiéta-t-elle.

– J'ai une semaine de congé et n'avais rien de précis en vue. Je pensais poursuivre vers la côte à l'aventure.

– Installe-toi le temps que tu veux dans la chambre d'amis.

Une tartine. Autre pause.

– Tu dois mener de nombreuses enquêtes ? dit-elle tout en étalant de la confiture de fraise sur sa tartine.

– Ne crois pas ça.

Elle marqua sa surprise en me dévisageant et en arrêtant d'étaler sa confiture. Le plat du couteau en suspens sur sa tartine.

– Je suis affecté au fichier, à diverses tâches purement administratives.

– Comment ça ? s'inquiéta-t-elle.

– On me trouvait trop fouille-merde dans mes enquêtes. Je souhaitais toujours aller jusqu'au bout, réunir les tenants et aboutissants. Ce qui n'est pas toujours apprécié de la hiérarchie.

– Explique-moi, demanda-t-elle intéressée.

– Il faut savoir arrêter de fouiner au bon moment, parfois oublier certains faits. Et, ça, je ne sais pas faire. Alors...

– Tu n'as jamais su maquiller ni tricher, dit-elle tendrement, peut-être plongée dans les souvenirs d'antan ou de cette nuit même.

– Oh ! je ne suis pas le chevalier sans peur ni reproche. Loin de là. Mais je ne voulais plus couvrir certaines choses, les magouilles, les coups tordus...

– Tu aurais dû choisir la magistrature ; les juges peuvent fouiner, eux, m'interrompit-elle.

– Apparemment, oui, dis-je.

C'étaient là pour moi des souvenirs encore douloureux et je ne souhaitais pas poursuivre plus avant. J'avais cru qu'avec les socialistes le métier de flic serait différent, mais il n'en était rien.

Je déviai la conversation sur les enfants de Claire. Un fils, une fille. Vingt-deux et dix-neuf ans.

– Ils ont ripé leurs galoches dès le 1^{er} juillet pour partir en Grèce avec des copains, dit-elle en riant. Et ta fille ?

– Dix-sept. Mais je ne la vois guère.

– Martiale en a eu la garde ?

Là non plus je n'avais pas envie de m'étendre.

J'éludai en prétextant mon bagage.

– Je reviendrai vers treize heures.

– Viens, je t’accompagne à la salle de bains.

Dans le couloir, je m’arrêtai près d’une commode où trônait une photo du couple avec ses deux enfants.

– Tu permets ? dis-je.

Mais je m’étais saisi du cadre avant d’en avoir reçu l’assentiment et découvris le visage récent du disparu.

Pas la moindre calvitie naissante et une chevelure blonde ondulée.

– Il porte une moumoute ? ne puis-je m’empêcher de demander.

– Ne dis pas de bêtise ! Ce sont ses vrais cheveux.

Elle me reprit le cadre des mains. J’eus le temps de noter sa carrure et de trouver au fond de son regard souriant un quelque chose de dur qui n’évoquait en rien un François serviable. Ou pas de la façon dont on pouvait l’entendre communément.

Il n’avait vraiment plus rien du gringalet que j’avais connu et essayé de tenir à distance de ma « petite fiancée ».

La vue de la photo m’avait ramené à la réalité que la nuit m’avait fait oublier. La douche acheva de me sortir de cette tendre torpeur dans laquelle j’avais basculé. J’avais à présent hâte de quitter ces lieux maléfiques de l’enfance pour remettre de l’ordre dans mes idées.

Je ne croisai pas Claire en sortant de la demeure. J’entendis un cliquetis de couverts provenant de la cuisine.

Je pris ma voiture pour parcourir les six kilomètres qui me mèneraient à la ville, Bernay, sous-préfecture de l’Eure, une dizaine de mille d’habitants, comptant autant de bars et de cafés que de médecins, ou l’inverse, mais cela était sans rapport aucun.

Partageant le privilège, avec Bayeux, d’être l’une des deux seules villes de Normandie à n’avoir pas été

bombardée à la Libération, elle était demeurée une ville authentiquement normande et les diverses strates architecturales conservées et rénovées lui donnaient un cachet particulier dont les Bernayens tiraient une fierté légitime.

Je me garai en épi devant la poissonnerie *Le Chalutier*, sur la place de la Poste et me rendis à pied à l'hôtel *Au Lion d'Or*, où je m'excusai, prétextant avoir été retenu chez des amis.

Après avoir rangé mon sac de voyage et ma serviette dans le coffre de la voiture, je me dirigeai à pied vers le centre-ville, découvrant les aménagements piétonniers et des plaques apposées récemment sur les façades de certaines maisons ou échoppes qui en soulignaient le caractère historique ou architectural.

Dans une rue adjacente à l'artère principale, je m'arrêtai devant la vieille armurerie dont la vitrine me faisait rêver gamin. J'avais vérifié dans un annuaire qu'elle était toujours au même nom et en avais déduit que Pierre, un de mes meilleurs copains d'enfance avec lequel je faisais les quatre cents coups, avait dû prendre la suite de son père. Pierre avait mon âge. Je vis qu'il avait toujours son air franc et rustique lorsqu'il leva le nez de derrière son comptoir, prêt à demander ce je désirais. Mais la question resta suspendue à ses lèvres. Il semblait sonder sa mémoire. Moi, j'avais un avantage : l'annuaire m'avait dit que c'était lui. J'avais moins de mal à le remettre.

Il y parvint en éclatant de rire.

– Mais c'est pas vrai, qu'est-ce que tu fous là ? La nostalgie du pays ? Mais c'est pas croyable !

Il sortit de derrière son comptoir et posa ses deux mains sur mes épaules. Nous étions sensiblement de la même taille et nos calvities respectives nous firent rire.

– Content de te revoir, lui dis-je bêtement.

– Moi aussi. Dommage que mon vieux ne soit plus là, ça lui aurait fait drôlement plaisir de te voir !

Etc. Etc.

Il eut un sourire narquois.

– Tu t’ennuyais de la petite Claire ? fit-il.

En lui au moins je n’avais pas à voir un ex-rival.

– Pas vraiment, répondis-je en souriant. Le temps a passé.

– Mais je parie que tu loges chez eux ?

Ça ne servirait à rien de finasser avec sa perspicacité toujours en éveil, mais je ne voulais pas lui révéler la « disparition » de François.

– Claire est inquiète pour François et m’a demandé de passer deux, trois jours avec eux. Tu les vois souvent ? enchaînai-je avant que ce ne soit lui qui ne mette à poser les questions.

– Elle, je la croise de temps à autre, en ville, le marché, un concert par-ci par-là ou une expo, dit-il en haussant les épaules. Mais, lui, je n’ai jamais réellement cherché sa compagnie. Il n’y avait que toi pour le supporter suspendu à tes basques. Ici, c’est « Monsieur François » par-ci, « Monsieur François » par-là. Le type trop aimable avec les vieilles dames pour être vraiment honnête. Il ne serait pas franc-mac que je te dirai qu’il me fait l’effet d’une punaise de bénitier quand je le croise. Malgré son allure sportive, il a un air de sacristain.

Toujours aussi rustique, le Pierre. Mais il était parti et je voulais en profiter pour mieux cerner mon François.

– Dis donc, dis-je innocemment, il est devenu un notable, franc-maçonnerie et tout. Il n’aurait pas sa carte du parti au pouvoir en plus ?

– N’exagère pas ! dit-il en riant. Il a toujours su gérer la prise de risques. Conseiller municipal sur une liste « neutre » d’intérêt local, ça serait plutôt son genre. Et puis, tu sais, être franc-maçon dans la patrie des frères Lindet, ce n’est pas très original. La plupart des notables ou ceux qui veulent le paraître le sont. Tu sais, dit-il en baissant subitement la voix, ce que j’en pense moi, c’est que c’est plutôt combine et compagnie. Ça leur permet de mieux gérer leurs petits intérêts. Et ça joue les affranchis quand ils se retrouvent aux réceptions du préfet ou aux vernissages et autres pince-fesses. Là, tu le verrais, le François il est aux anges !

Sur ce, il m’entraîna dans l’arrière-boutique pour me faire goûter le calva de son père. Un cinquante ans d’âge. « Tu m’en diras ce que tu m’en diras »... Et pourquoi Claire ne m’avait-elle pas épousé ? Que pouvait-elle bien trouver au François Ticheux ?...

Au second calva, je revins à la réalité et pris congé pour ne pas arriver en retard au déjeuner de Claire.

Il me fit promettre de venir le revoir et de passer dîner pour qu’il me présente sa femme et ses trois moufflets.

– Tu verras, me dit-il en guise d’au revoir, ils sont encore plus cons qu’on était !

À mon retour, je trouvai Claire affairée dans sa cuisine.

– Jambon, pizza, salade ! me lança-t-elle en riant.

Mais c’était une blague. Ce fut plus subtil et consistant.

À la normande.

– Tu as vu Pierre, je parie, me dit-elle alors qu'elle découpait un poulet à la crème et au cidre. Il est comme toi, enchaîna-t-elle, il n'a guère changé. Mais c'est une vraie commère. Il sait tout sur chacun.

– Ah ! fis-je, l'air indifférent.

Nous prîmes ensuite le café dans le salon et j'en profitai pour jeter un œil à la bibliothèque malingre.

– C'est la bibliothèque de François ? questionnai-je.

– Oui, mais il en a une autre plus importante dans son bureau.

Je ne vis que quelques livres d'art et une collection dépareillée de Balzac.

– Tu reprends du café ? me demanda-t-elle.

– Oui, s'il te plaît.

J'enchaînai aussitôt :

– Tu me permettras de jeter un coup d'œil dans son bureau, au cas où je pourrais y glaner un indice quelconque ?

– Bien sûr, dit-elle sans hésiter. Tout de suite, si tu veux ! Elle se leva aussitôt.

Je sautai sur l'occasion et délaissai mon café.

C'était un bureau de notable, un peu sombre et respirant l'encaustique. Bien ordonné. Avec quelques dossiers empilés sur le bureau massif. Des classeurs muraux devant renfermer les dossiers de la société et les secrets de famille. Une belle bibliothèque anglaise en acajou de Cuba, du pur XIX^e. Trois fauteuils de cuir usagés ayant appartenu au père de Claire. À part la bibliothèque, c'était le bureau du père de Claire à l'identique. Enfant, le bureau du patriarche représentait pour moi un lieu empli de mystère. En son absence, Claire et moi venions parfois nous y cacher et jouer au « docteur et à la maman », où l'on se chamaillait

toujours car elle me disait, entêtée, qu'elle ne voulait pas être « maman ». Mais ça ne rentrait pas dans mes schémas mentaux de lui proposer d'inverser les rôles, quoique l'idée m'effleura souvent pour pouvoir entamer le « jeu ».

Nous étions innocents ou craintifs.

Aucun papier ne traînait sur le bureau à part les dossiers empilés. Je m'abstins de les consulter tout comme je m'abstins d'ouvrir les tiroirs. Quelque chose m'en retenait.

Je me dirigeai vers la bibliothèque. Je notai quelques ouvrages généraux sur la franc-maçonnerie. Surtout, en grand nombre, des bouquins sur l'ésotérisme, les roscruciens, les ordres templiers, passés et actuels, les cathares, etc.

Je ne pus m'empêcher de dire :

– Dis donc, il fait dans l'occulte et le mystère, ton François !

– Oh ! tu sais, moi je n'y comprends rien. C'est sa marotte, dit-elle blasée et indifférente.

– Oui, comme d'autres la pêche à la ligne, la chasse ou le bridge, fis-je. Faut bien se distraire, surtout en province.

Cet aspect de la personnalité de François me surprenait.

Je me retournai à nouveau vers la bibliothèque et je n'y trouvai aucun livre sur la mécanique, les moteurs, les avions ou les vieilles guimbardes – une de ses marottes de même.

« Je te reconnais pas, le François, me dis-je en moi-même. Je ne retrouve pas le gamin que j'ai connu. Qui es-tu ? »

– Et il ne s'est pas encore présenté aux élections ? lançai-je à brûle-pourpoint, comme si cela avait dû être l'évidence.

– Tu sais, il aime bien rendre service, mais il n'est pas du genre à se mettre sur le devant de la scène.

– Oui, je comprends, par modestie, fis-je sans y croire le moins du monde.

– Il a parfois été sollicité, mais il préfère garder sa liberté et s’occuper de la concession et du domaine. Tu sais, quand il ne voyage pas, cela lui prend quasiment tout son temps, poursuit-elle d’un ton détaché.

– Et il voyage beaucoup ?

– C’est selon, répondit-elle après une pause. Tu sais, entre la direction générale de sa marque, ses différents fournisseurs et l’exploitation de notre forêt, ça lui fait pas mal d’occasions de bouger. Comme il dit, il aime bien aller régler lui-même les problèmes directement et connaître personnellement les gens avec qui il est en affaires.

– Et vous recevez beaucoup ?

– Oh ! pas plus qu’il ne faut. Les invitations à rendre, les obligations locales... Tu sais que papa a longtemps été maire et que certains lui sont redevables pour leur situation. La province, c’est ainsi.

– Paris aussi, la coupai-je.

Je voulais revenir à mon mouton :

– Il ne reçoit donc pas beaucoup ?

– De temps à autre, ce que nous appelons ici les notables. Tu sais, ajouta-t-elle après une pause, c’est une grosse concession et cela lui donne des responsabilités. Il ne peut pas se désintéresser des questions locales. On vient lui demander conseil.

Elle m’énervait avec ces « tu sais » par-ci, par-là. En fin de compte, elle était fière de son François. Ils tenaient ensemble un certain rang. Mais je m’abstins de lui demander qui venait, par exemple, lui demander conseil.

Je ne savais toujours pas ce que je venais faire dans cette « disparition ». J’avais le sentiment de me retrouver dans la

peau d'un de ces « privés » qui font la fortune des polars américains, qu'une vieille connaissance, le plus souvent une femme, appelle à la rescousse pour une chose toute bête, mais tellement bête qu'elle amène des tas d'emmerdes au « privé ». Et, moi, je n'étais pas un privé, sinon un fonctionnaire de police, un inspecteur principal, et de plus hors de sa juridiction.

Que j'aie une semaine de vacances devant moi ne m'autorisait pas à jouer les Sherlock Holmes au petit pied. Je n'avais pas derrière moi un scénariste talentueux pour me sortir de tous les pièges envisageables ou même impossibles à prévoir. Je n'étais pas doué du don de double vue et je n'allais pas me mettre à la drogue pour combler ce manque. Mais j'avais un bon flair et un fâcheux pressentiment.

« Mais qu'est-ce que je fais là ! » me répétais-je mentalement.

Elle, elle était assise dans un des fauteuils de son père, les jambes croisées haut. Je la contemplais de profil. Elle ne me voyait pas. Et heureusement, car mon regard était peu amène.

– Je voudrais aller faire un tour dans les bois, dis-je l'air las. Je me sens un peu crevé.

Elle tourna son regard vers moi, un petit sourire narquois affleurant le bord de ses lèvres, se méprenant tout à fait sur mes intentions.

– Tu préfères peut-être faire une sieste ? dit-elle rieuse.
J'étais renfrogné.

– Non, j'ai trop bouffé. J'ai envie de faire un tour et de fumer un bon cigare.

– Je t'accompagne, dit-elle en se relevant comme à contrecœur.

En sortant, après avoir jeté un œil soupçonneux sur le soleil qui me semblait vouloir trop durer, je pris sur la lunette arrière de la voiture mon panama.

– Pas mal ! me dit-elle. Tu as tout de Philippe Noiret.

Celle-là, on me la sortait souvent. Mais les panamas, les vrais, les Montecristi, faisaient partie de mes doux vices reconnus et admis par ma conscience. C'était pas donné, mais celui-ci était le deuxième que je m'offrais pour les anniversaires que je jugeais à présent fatidique, comme les quarante, quarante-cinq.

Les havanes étaient mon second vice. Ça ne revenait pas plus cher qu'une maîtresse à visiter de-ci de-là – leur prix m'évitait même de me fixer – et le plaisir était toujours total. Absolu. De l'onanisme à l'état pur. J'aimais les choisir dans la civette de la rue des Arcades, *Le Lotus*, à proximité de mon lieu de travail à l'Intérieur. Pour l'instant, je fumais un havane mécanique – fait machine – car j'avais trois mois de pension alimentaire en retard. Même si Martiale, mon ex, oto-rhino en renom, avec des revenus bien supérieurs aux miens, n'en faisait pas une pendule. Mais je me faisais un point d'honneur à être à jour sur ce plan-là.

Mes collègues me faisaient donc parfois la gueule – mes supérieurs y allaient eux de la remarque désobligeante du genre, mi-figue, mi-raisin : « Ça va pour vous ! » Mais je ne me faisais guère de souci pour mes supérieurs ni même pour leurs petits bobos d'amour-propre que déclenchait leur pépie de promotion. De vrais boit-sans-soif des honneurs, ceux-là ! Pour mes collègues, j'étais donc « le Dandy ». Mais je les emmerdais. Ils étaient vraiment cons. S'ils

étaient bureaucrates tout comme moi, eux l'avaient choisi par vocation, sans même avoir mis un pied sur le trottoir et les pieds dans la merde. Tandis que, moi, dans les bureaux, j'y avais été mis au placard. Même les syndicats m'avaient trouvé indéfendable. Mais j'aime bien le « beau geste », le geste gratuit au sens kantien du terme, celui où l'on ne peut déceler la moindre trace de velléité d'intérêt quelconque. Gratuit.

Gratuit, oui, excepté les emmerdes qui, elles, l'étaient beaucoup moins. Et là, Claire suspendue à mon bras, je marchais en tentant vainement de deviner quelle addition on avait pu me préparer.

Je rallumai mon havane, à moitié carbonisé, à l'aide de mon briquet « lance-flammes », perdu dans mes pensées, oubliant même le poids de l'épaule de Claire contre la mienne.

Je repensai à ce jour d'avril 1994 où, en séance de briefing à la Brigade criminelle à la suite de la mort de François de Grossouvre, l'envoyé de l'Élysée nous faisait le point sur le « suicide » du directeur des chasses présidentielles dans son bureau élyséen, conséquence d'une longue déprime, et blablabla. Ce directeur des chasses présidentielles soi-disant disjoncté était quand même l'interface du président entre les différents services secrets et autres officines parallèles invouables hexagonales ou atlantistes. Un grand manitou peut péter les plombs, même ce grand seigneur de l'ombre, mais quelque chose ne collait pas. Et c'était tout bête – malgré tout ce qu'on pouvait entendre et tous les agissements précipités qui entourèrent son décès, comme le « déménagement » de son appartement. C'était même purement psychologique – ou logique, si l'on préfère : j'avais, gamin, suffisamment

entendu d'histoires de chasseurs pour savoir qu'un chasseur, et Grossouvre en était un grand, se suicide, lorsqu'il se résout à cette fin, avec son fusil de chasse préféré et non pas avec un misérable revolver comme un bourgeois failli du XIX^e. Non, ça ne collait pas. Ce que j'exprimai alors que personne ne me demandait rien. Et j'en avais rajouté. J'avais demandé à l'élyséen : « Vous avez déjà pris un Magnum 357 en main et essayé de vous flinguer avec ce poids lourd ? C'est de la pure connerie ce qu'on raconte à droite à gauche. »

Ahurissement général. Et comme c'était lui qui racontait présentement ce genre de connerie, ça ne lui plut évidemment pas. « Je ne vous permets pas ! » me lança-t-il, succédant au : « Qu'est-ce qui vous prend, Lebreton ? » du patron.

C'est tout. Ce fut le placard. Crime de lèse-mitterrandisme. Pourtant j'avais voté pour lui en 81. Mon grand-père paternel m'avait tellement répété : « Tu verras, petit, si la gauche revient un jour au pouvoir, ce sera comme en 36 avec le Front populaire : un grand saut en avant ! Moi je ne le verrai pas, mais toi, si. » Alors, en souvenir du pépé, j'avais voté pour ce nouveau « Front populaire ». Le lendemain de la victoire de la gauche, un pote des RG qui planquait devant l'immeuble du journal *L'Humanité*, rue du Faubourg-Poissonnière, m'avait même raconté qu'il avait vu un car de CRS descendant la rue, un de ses occupants agitant un foulard rouge en passant devant *L'Huma*. L'espoir, quoi ! Moi, je le perdis rapidement, le jour où Mitterrand amnistia et réintégra dans leurs droits et prérogatives les généraux félons de l'Algérie française. Ça, ça ne passa pas. J'étais républicain pur sucre, un fils de la Grande Révolution, la nôtre, et un officier supérieur qui

brandit le sabre contre la République, ça se fusille. Et si ça ne fusille pas, qu'il reste aux oubliettes de la République. Là, je n'y ai plus cru au Mitterrand.

– Tu rêves, ou quoi ! me lança Claire.

Je n'avais pas envie de lui faire part de mes pensées. Mon cigare était à nouveau éteint et je ne songeais même pas à le rallumer.

Nous suivions des sentiers que nous avions parcourus une trentaine d'années plus tôt. Mais l'émotion n'était pas au rendez-vous. Ces lieux qui, vus de ma taille de gamin, m'avaient paru majestueux et gigantesques, se trouvaient rapetissés. L'étang où nous allions pêcher la grenouille était une simple mare. Des distances qui m'avaient semblé infinies n'étaient que quelques centaines de mètres. Le domaine avait été en parti morcelé pour permettre des lotissements et le produit de la vente avait servi à l'achat de la concession et à son développement. Ces ventes avaient dû permettre d'autres placements : la terre ne se vend jamais gratuitement. Ce n'est pas un acte kantien.

Claire se tut. Elle dut comprendre que quelque chose s'était définitivement rompu et dévoilé.

– Et le jardinier a parcouru toutes les allées que nous venons de parcourir ? finis-je par dire pour revenir à la réalité.

– Oui, fit-elle avec une moue fataliste. Je te l'ai d'ailleurs dit.

– Oui, oui, je sais, dis-je.

Nous retombâmes l'un et l'autre dans nos pensées. Nous marchions à présent comme si nous avions suivi un cortège funèbre. C'était un après-midi d'enterrement malgré le scintillement du soleil derrière la cime des arbres et la

multitude de moucherons qui virevoltaient dans les rayons des sous-bois, réunis en sarabandes macabres.

Même le chant du coucou n'était plus celui de mon enfance. Il tintait tel le glas des catastrophes. Et la mort des amours enfantines en est une.

3

Le dîner avait été lugubre. J'étais tendu et elle semblait contrariée. Nous avons échangé des banalités, hors de toute complicité. La nuit avait été lugubre. Chacun dans sa chambre. C'est-à-dire elle dans la leur et moi dans la sienne. Mais pas ensemble. Un couloir nous séparait.

J'avais eu du mal à trouver le sommeil. Quelque chose me tracassait inconsciemment. Au milieu de la nuit et entre deux craquements de vieux bois, une image fugace avait fini par resurgir. Un mouvement de rideau à l'une des fenêtres de la chambre conjugale alors que nous revenions de notre promenade-pèlerinage-enterrement dans les bois. « Mais la fenêtre n'était ni ouverte ni entrouverte », me dis-je brusquement. Puis je m'étais endormi en me disant que je me faisais des idées, stupidement. Une porte était peut-être restée ouverte et avait provoqué un courant d'air intérieur. Pourquoi avais-je voulu imaginer une tierce personne ?

Lorsque je descendis vers huit heures trente pour le petit déjeuner, je la trouvai affairée mais tendue et lasse. Je

pensai qu'elle n'avait guère dormi elle aussi et qu'il était normal qu'elle soit tendue puisque le François n'était pas réapparu et qu'il était temps de prévenir la gendarmerie.

– Si tu penses qu'il a réellement disparu et que quelque chose puisse lui être arrivé, il n'y a pas d'autre solution que d'en aviser la brigade de Bernay. On ne peut pas faire autrement, dis-je doucement.

– Je sais, fit-elle en s'efforçant de sourire.

– Mais tu es sa femme et c'est à toi qu'il revient d'effectuer la démarche.

– Je t'en supplie, fais-le pour moi, au nom du passé, me supplia-t-elle. Présente-toi comme un vieil ami de la famille et dis-leur que je n'ai pas la force de me déplacer. Que je suis souffrante. N'importe quoi ! Je t'en supplie. Je ne veux pas qu'on voie une Ticheux entrant à la gendarmerie.

Je me disais que si le François avait disparu pour de bon, le qu'en-dira-t-on provincial allait exploser dans tous les sens et qu'elle manifestait là une vaine volonté de discrétion.

– Écoute, me surpris-je à lui dire, je vais encore fouiner un peu ce matin et voir si l'inspiration me vient.

Je savais bien qu'il vaut mieux se fier à une bonne information plutôt qu'à l'inspiration. Mais je la voyais si inquiète à présent que j'en éprouvai quelque pitié et souhaitai retarder l'échéance du face-à-face avec la réalité.

« Mais pourquoi est-elle plus inquiète aujourd'hui qu'hier et samedi ? » me disais-je. Je l'observai à la dérobée et pensai qu'elle avait dû pleurer une partie de la nuit pour avoir de tels cernes.

Je ripai mes galoches.

J'allai me garer sur le parking de la place des Anciennes-Galeries en centre-ville. Je souhaitais consulter les archives

du journal local, *L'Éveil normand*. Surtout les faits divers. Par routine.

Les accidents de circulation, les chocs de face présumés incompréhensibles sur les petites routes de campagne. Les sorties de route tout aussi « inexplicables ». Les excès de vitesse et d'alcoolémie. Les véhicules détériorés en plein centre-ville. « Une voiture a vu sa portière forcée. » Il est vrai que c'est plus politiquement correct qu'« Un malfaiteur a forcé la portière d'une voiture ». C'est neutre. C'est la faute à personne. C'est le destin d'un véhicule en stationnement. *Exit* le problème des sous-préfectures qui deviennent les annexes des banlieues des métropoles. Ou « Une voiture a pris feu sur le parking de la gare au cours de la nuit »... « Une voiture a été incendiée » aurait fait désordre !

Une rixe familiale au cours d'un repas de famille trop arrosé qui s'achève à coups de fusil et un mort, deux blessés graves. Un ex qui menace son ex à l'arme blanche. Un exhibitionniste condamné. « Trois voitures endommagées sur le parking de la concession appartenant à M. François Ticheux. » Avec une mini-déclaration du François qui dit que ça n'arrive pas qu'à lui. Également les autres concessions, etc. C'était début juin.

Pouvait-il être victime d'un racket, d'un chantage ? J'écartai l'hypothèse de mon François mêlé à un quelconque trafic. Trop notable et trop foireux pour ça, me dis-je. Mais dans quoi aurait-il pu s'embarquer ? Là, je faisais chou blanc. C'était quand même pas une escroquerie à l'assurance vie ? Mais ça, ça me plaisait plus. Il n'aurait pas été le premier notable à tenter le coup pour remonter une pente trop raide ou maintenir son « standing ». « Notre

position », disait Claire dans ses moments « pimbêche » rurale.

Les faits divers étaient répétitifs. Comme partout. Sauf qu'en province ils sont le plus souvent accompagnés du nom et du lieu de résidence des protagonistes, cela pimantant les discussions locales. L'âge n'étant pas omis. « Tu vois, Une telle se rajeunit. Ils disent bien qu'elle a quarante-huit ans... »

Les jugements du tribunal de Bernay. Les enquêtes bouclées ou en cours ou à rebondissement. Un pédophile qui en cache un autre, etc.

Mon univers de flic, quoi !

Et puis un quart de page qui aurait fait un entrefilet dans la presse nationale. C'est l'avantage de la presse locale : n'ayant pas grand-chose à se mettre sous la dent sans devenir redondante avec la grande presse ou la télé, un bon fait divers régional mérite le développement. Plus encore quand sa grande sœur nationale met une affaire sous le boisseau pour rester au plus près des cercles au pouvoir d'aujourd'hui et de demain.

Un rappel de l'affaire de l'Ordre templier stellaire. Vieille de deux ans. Qui n'intéressait plus personne puisque tous les protagonistes étaient morts. Mais c'était le deuxième anniversaire jour pour jour et c'était un bon prétexte pour remettre le plat sur la table. Surtout que ça c'était passé à une dizaine de kilomètres. Ce rappel datait de mai. J'y prêtais attention car le journaliste concluait en disant que peut-être tout n'avait pas été dit ou peut-être que l'enquête avait été un peu rapide.

Ça s'appelait « l'affaire du Bosc Landais ». Le « bosc », le bois ; donc, dans un bois, me dis-je. Et tilt ! « Mais le

père de Claire avait des parts dans ce bois ! » m'exclamai-je.

Six personnes : quatre hommes et deux femmes drogués à mort. Puis deux autres qui s'auto-suicidaient au pistolet ou se révolvéraient à bout portant. Sans que l'on sache bien. Pas de survivants. Tous morts. Les membres d'un ordre aux ramifications européennes.

Ils étaient venus mourir là, au cours d'une cérémonie crépusculaire qui n'avait rien de la partouze ou de la rave-party. Mais personne du coin. Les plus proches : un homme d'Honfleur et une femme du Havre. Les autres résidant à Paris et à Lyon.

Un mystère. Une fatalité des temps actuels. Une manifestation de la liberté individuelle. Une sorte de droit à l'euthanasie. Il y a toujours eu des volontaires pour la mort par autodestruction. Mais étaient-ils tous volontaires dans ce cas-là comme dans les affaires du Temple solaire qui avaient défrayé la chronique et continuaient de la défrayer, mystérieusement comme il se doit.

Il était onze heures et demie. Je calai mon panama après avoir jeté un œil à la météo locale, c'est-à-dire le ciel, et je décidai d'aller prendre l'apéro chez Pierre.

La porte de son appartement au-dessus du magasin restait toujours entrouverte quand il était là. Il se reposait sur sa collection d'armes diverses et variées. « Prêtes à l'emploi », comme il disait. Je le surpris en train d'éplucher des pommes de terre, un petit tablier fleuri noué autour de la taille et une cigarette au coin du bec.

– Tu tombes bien ! me dit-il, c'est l'heure de l'apéro. Marie-Françoise est en courses, on est entre hommes pour causer.

Je m'assis sur une chaise de cuisine en paille. Lui se leva pour ramener un petit blend, des glaçons et deux verres.

Il se rassit après nous avoir généreusement servis.

– Tu t'ennuyais chez les Ticheux ? me fit-il en se marrant.

– Non, ça va, répondis-je.

– Le couple s'est rabiboché grâce à toi ?

– Pourquoi, ils ne s'entendent pas ?

– Oh ! parfois, fit-il en plissant les yeux, ils s'engueulent royalement malgré leurs grands airs et leurs bonnes manières. Je sais ça par leur vieux jardinier, le père Francis. Mais, devant toi, ils doivent pas oser s'engueuler ? dit-il en me regardant dans les yeux.

Je soutins son regard un instant.

– C'est que François est en voyage, finis-je par lâcher comme à contrecœur mais volontairement.

– Grands dieux ! s'exclama-t-il. Tu es seul dans le poulailler avec la poulette ? Ben dis donc !

Son rire était franc. Je tentai de protester :

– C'est pas ce que tu penses et...

– T'occupe, me coupa-t-il. C'est une affaire d'hommes... Enfin, je me comprends. Mais c'est quand même une nouvelle.

– Mais non !

– Tais-toi ! Elle ne t'a jamais oublié, c'est bien ce que j'ai toujours pensé.

Il en profita pour nous resservir généreusement.

– T'es pas venu pour me parler de ton amourette...

Toujours perspicace, Pierre.

– Je suis passé à *L'Éveil* pour jeter un œil à leurs archives, et je suis tombé sur cette affaire du Bosc Landais,

celle de l'Ordre templier stellaire, des barjots... un article de la mi-mai. Ça m'a paru curieux.

– Ah ! tu parles. Et ça c'est passé sur les terres du François... plutôt celle du père de Claire d'ailleurs, mais comme c'est lui le maître à présent ! En tout cas, ça l'a mis dans tous ses états. Surtout que c'est le vieux jardinier qui a découvert le massacre en allant faire du petit bois avec son fils... Mais dis donc, c'est Paris qui t'envoie pour rouvrir l'enquête, ou quoi ?

– Non, non. Surtout pas ! C'est simplement par curiosité. Aucune des victimes n'était vraiment du coin et je trouve ça curieux.

– Ah çà, dit-il en posant les deux mains sur la table et en se rejetant en arrière sur sa chaise, pour faire jaser, ça a fait jaser ! Tu peux me croire. Mais, ajouta-t-il en se penchant sur la table, tu sais, avec tous ces malades et drogués de ceci ou de cela qui se baladent en liberté, c'est pas pour surprendre grand monde !

Il me proposa une troisième rasade mais je lui dis que j'avais une course à faire avant le déjeuner. Ce qui me permit d'échapper à toute invitation. J'avais envie de réfléchir calmement et de passer un coup de fil à un vieux pote des RG. Les sectes et les illuminés, c'était un de leurs rayons. Il m'en apprendrait plus que Pierre – qui aurait dû en savoir plus, me dis-je pour moi-même.

Une des cabines téléphoniques de la place de la Poste était inoccupée.

– Rappelle-moi dans une demi-heure, me dit mon copain après que je lui eus exposé brièvement ma curiosité. J'ai un pote aux sectes, je vais me rancarder auprès de lui.

J'allai contempler la devanture de France Télécom et poireautai consciencieusement une demi-heure.

– C'est quoi exactement ton truc ? me dit-il d'emblée quand je l'eus obtenu en ligne. Le copain des sectes m'a envoyé balader. « Fais pas chier avec ça ! » Texto. « Affaire bouclée », m'a-t-il précisé. Tu sais, chez nous, ajouta-t-il comme pour s'excuser, c'est parfois chacun ses fiches et chacun pour soi... Mais ce que je peux te dire, poursuivit-il après une pause introductive, c'est qu'il y a un truc qui m'avait fait tilt lors de cette affaire. C'est qu'un des mecs suicidés au revolver avait largement circulé dans nos ex-colonies et aurait été un ancien de la DGSE... Tu vois ce que je veux dire ? conclut-il après une pause.

– Affirmatif, lui répondis-je, un mec qui a pété les plombs, point barre.

– Et c'est pour ça que c'est « bouclé », mon grand. Comme d'hab. Et si tu veux mon avis...

– Bien sûr.

– Ça pue. Faut pas soulever.

Mon pote RG n'était pas un ancien gauchiste pour rien et je savais qu'il m'avait livré là l'essentiel.

Je me sentais beaucoup mieux lorsque je repris ma voiture. J'avais bien mérité mon havane. Je me sentais moins con. Presque intelligent. Au moins j'avais quelque chose à me mettre sous les méninges. Je sortais du stade infantile. Je rentrais dans la cour des grands.

Bien sûr, ça n'avait pas de rapport avec mon François et sa disparition, si jamais il avait vraiment disparu. « Tiens ! me dis-je, il faudrait que je demande à Claire s'il n'a pas vidé son compte en banque et son coffre ! » Je me marrai tout seul et ce n'était pas l'effet de l'alcool. « La gueule qu'elle ferait ! »

J'étais gratuitement méchant mais je n'ai jamais prétendu être la bonté même. Celui qui croit en la bonté d'un flic, c'est qu'il le regarde dans les yeux et n'a pas vu le tube de vaseline qu'il tient à la main. Ça peut être indulgent un flic, ça peut comprendre les faiblesses et relativiser, mais il n'est jamais vraiment bon. Il aurait trop peur de se faire mettre.

Ce hasard-là, que le « fait divers » se fût produit sur les terres du père François, me titillait malgré tout. À la DST ou aux RG, le hasard ils ne connaissent pas, eux. Ils sont paranos totaux. Toute coïncidence devient une certitude. Mais le hasard, moi qui n'étais qu'un flic normal, même placardisé, je pouvais l'admettre comme tel. Surtout avec mon François, qu'il soit M. le notable sportif et bienveillant ou le même malingre et infâme.

Je continuais de me marrer tout seul en conduisant. Je trouvais la situation vraiment cocasse. J'allais pouvoir taquiner Claire pendant tout le repas !

Mais dès que je m'engageai sur l'allée menant à la propriété, la vue d'un fourgon et d'un break de la gendarmerie me dégrisa tout de suite.

– Le con ! dis-je à haute voix, il n'aurait quand même pas disparu pour de bon !

Un noir pressentiment commençait de m'envahir lorsque je me garai.

Quatre pandores qui glandaient à proximité de leurs véhicules firent converger dans un bel ensemble leurs regards fermés sur moi, comme à un stand de tir. Deux autres apparurent sur le haut du perron. En retrait, le jardinier. Mais pas de Claire.

– Messieurs ! dis-je simplement en guise de salut après être descendu tout en posant calmement mon panama sur le

crâne et en prenant tout mon temps pour rallumer mon havane au « lance-flammes ».

J'eus une ultime pensée rieuse en me disant que c'était quand même pas pour un alcootest sauvage ! Mais ce fut la dernière.

Le gradé en haut des marches me dit d'un ton sec :

– Nous n'attendions plus que vous, monsieur Lebreton.

S'il savait qui j'étais, il aurait pu dire « monsieur l'inspecteur Lebreton ». Mais il avait insisté sur le « monsieur » orphelin.

Je n'étais pas un flic mais un citoyen et j'ignorais encore la partition qu'on voulait me faire jouer présentement.

Je restai figé un instant. Eux aussi, d'ailleurs. Puis il reprit, accompagnant ses paroles d'un large geste d'invite du bras :

– Venez, je vous prie.

Trois autres fermèrent la marche. Le quatrième restant près des véhicules.

– Il n'est rien arrivé à Mme Ticheux ? demandai-je, faisant l'étonné.

– Entrez, je vous prie, fut la seule réponse.

Il me conduisit au salon où Claire était effondrée en pleurs sur le canapé. Les jambes repliées sous elle. Comme lorsqu'elle m'avait fait craquer le samedi après-midi.

– Nous sommes tous là, dit-il.

Ça faisait du monde : Claire, le jardinier, eux trois plus deux qui faisaient cinq uniformes, et moi. Mais le salon était vaste.

– Asseyez-vous, me dit le gradé en désignant le fauteuil en vis-à-vis du canapé.

C'était le même fauteuil que l'avant-veille et je fus à nouveau aspiré malgré mes précautions et j'eus l'impression

de perdre un peu de ma dignité en me retrouvant avachi, le panama de travers.

– Vous savez pourquoi vous êtes là ? enchaîna-t-il après que je fus « installé » et avoir jeté un regard circulaire sur sa mise en scène.

– Je revenais déjeuner avec Claire, fis-je en tentant de retrouver une assise plus confortable.

Une lueur ironique passa dans son regard.

– Vous n’êtes pas au placard pour rien ! me jeta-t-il en souriant presque.

Il se tourna vers ses subordonnés d’un air entendu. Puis reprit :

– Je sais, et samedi, et dimanche.

– Oui, fis-je, Claire Ticheux...

– Je ne vous demande pas de détail d’ordre privé... pour l’instant, me coupa-t-il. Moi, par exemple, ajouta-t-il après une pause et en détachant bien chaque mot, je suis là pour élucider un meurtre...

– Un meurtre ! fis-je ébahi.

Et les sanglots de Claire qui redoublèrent comme en écho. Mais qu’est-ce que je foutais là, bon Dieu !

– Oui, reprit-il tout aussi posément, le meurtre de M. François Ticheux.

– Mais, dis-je, il a simplement disparu et nous étions d’accord, Claire et moi, pour venir vous en aviser cet après-midi.

– Comme c’est curieux, dit-il après m’avoir laissé débiter ma tirade et avec l’air de se foutre de ma gueule. Comme pas hasard et par coïncidence ! Et vous vous étiez mis d’accord !

– Mais merde ! m’énervai-je. Je n’ai rien à voir là-dedans ! Je suis ici depuis samedi parce que Claire Ticheux m’avait demandé de passer la voir.

Silence de plomb. Consultation de regards entre les pandores. Coup d’œil à Claire en longs sanglots redoublés. Regard baissé du jardinier. Et moi au stand de tir. Comme cible.

Le lieutenant prit son temps avant de m’assener son coup de massue :

– C’est que, précisément, M. Francis Dubois, le jardinier et l’homme à tout faire de M. et Mme François Ticheux, a découvert ce matin, aux environs de huit heures, en promenant ses deux chiens, le corps de M. François Ticheux dans la mare de la propriété à deux cents mètres d’ici... Nous ignorons encore l’heure du décès et sa cause. Mais nous allons le découvrir ensemble en nous rendant à la mare où le médecin légiste est en train d’opérer les premières constatations.

– La mare..., fis-je bêtement, la mare..., mais hier... Claire, dis-le-lui...

Mais vu l’étiage des pleurs, elle n’était pas près de dire quoi que ce soit.

– Je vous en prie, monsieur Lebreton, n’importunez pas madame. Elle est suffisamment accablée par le malheur qui la frappe !

« Qui frappe plutôt le François, cet enfoiré », pensai-je en moi-même, éclair au milieu de ma stupeur.

– Veuillez nous accompagner, reprit-il. Vous aussi, madame, je regrette mais c’est nécessaire.

Il se dirigea vers Claire pour l’inviter à se lever, puis la confia au père Francis qui lui tint le bras.

Cohorte funèbre, je marchais à la hauteur du gradé qui me jetait de temps à autre un regard à la dérobée. Nous n'échangeâmes pas un mot durant le trajet que j'avais effectué la veille en compagnie de Claire, qui nous suivait avec les autres gendarmes et le vieux jardinier tel un peloton groupé derrière l'échappée.

Le légiste nous attendait les mains dans les poches de sa blouse près de la mare aux grenouilles de mon enfance. Un corps – ce ne pouvait être que celui de François – reposait dans l'herbe, recouvert d'une couverture. Un fourgon était garé au bout du chemin. Deux aides attendaient avec un brancard.

Une fois tous regroupés près du légiste, le lieutenant demanda :

– Alors, à première vue ?

– À première vue, ce qui est sûr, c'est qu'il a été tué par balle. Tué sur le coup. L'immersion dans la mare était pour la mise en scène. Deux balles ont été tirées à bout portant avec un silencieux – une en pleine poitrine et une autre dans la nuque. Toujours à première vue, il a été abattu ici même puis basculé dans l'eau. Avec le défunt, il devait y avoir une ou deux autres personnes d'après l'herbe piétinée, débita-t-il d'un ton blasé. Je pourrai vous dire plus tard s'il a été drogué au préalable. Sinon, il était là de son plein gré.

– Et la mort remonterait à quand ?

– Oh ça, cette nuit pour sûr. Entre trois heures et cinq heures. Mais cela aussi je vous le préciserai plus tard. Le corps ayant séjourné dans l'eau, bien que peu de temps, je ne peux pas vous dire ça à la minute près.

Puis il se dirigea vers le linceul provisoire et découvrit mon François qui avait retrouvé son aspect malingre, la bouche entrouverte sur la dernière surprise de sa vie.

L'orbite gauche transformée en monocle sanguinolent. La balle dans la nuque s'était frayée son petit bonhomme de chemin en cherchant à ressortir au grand air.

Claire repartit en longs sanglots et tomba à genoux près de feu son mari. Les yeux fermés. Les deux poings comme cherchant à s'enfoncer dans la terre.

Je notai que la veste du François, style veste de chasse, était posée plus loin sur le sol. La chemise écossaise qu'il portait était échancrée au niveau du cœur. Le coup de grâce dans la nuque avait été bien inutile.

– Alors ? fit le lieutenant en se tournant vers moi.

– Écoutez, dis-je, toujours aussi hébété, hier quand...

– C'est ça ! dit-il en me coupant sèchement. Je vais vous écouter, monsieur Lebreton. Nous allons prendre tout notre temps à la brigade.

– Ce ne peut être qu'un coup monté, dis-je dans une dernière tentative.

– Un meurtre avec préméditation est toujours un coup monté, vous ne pensez pas, *inspecteur* ? me répondit-il toujours aussi sèchement.

Nous effectuâmes le trajet en sens inverse dans le même ordre qu'à l'aller. Un pandore aidait le jardinier à soutenir Claire qui avançait le pas traînant en état de complète hébétude.

Je me demandais quant à moi, égoïstement, quelle addition j'étais en train de payer.

Claire et moi nous retrouvâmes assis côte à côte dans le break. Sans un regard l'un pour l'autre. Par moments, le lieutenant, assis près du chauffeur, se retournait pour nos jeter un bref coup d'œil.

Nous arrivâmes rapidement à la brigade de Bourg-le-Comte et le véhicule se gara dans la cour intérieure.

Le casernement se trouvait au pied d'une cité populaire d'un faubourg de Bernay dont certains jeunes défrayaient parfois la chronique. Mais les mœurs locales ne les faisaient pas encore s'attaquer à la gendarmerie à coups de cocktails Molotov et divers projectiles plus modernes. Ce que je me pris à regretter.

Claire et moi fûmes conduits dans deux pièces différentes.

Moi avec le lieutenant et deux de ses hommes. Il prit place derrière son bureau et commença à pianoter sur le clavier de son ordinateur.

Cela l'occupa un certain temps. Moi, j'étais toujours debout et en profitai pour essayer de gamberger tout en me remémorant certains points du code de procédure pénale, ceux qui allaient pouvoir me concerner en l'occurrence. Je me sentais dans la peau des prévenus que j'avais interrogés quelques années plus tôt. Je me trouvais tout aussi vulnérable. Plus même : eux au moins avaient généralement un alibi tout préparé pour l'occasion, en papier ou en béton, mais un alibi malgré tout. Moi, je n'avais que ma bonne foi. Et la bonne fois ne pèse pas plus lourd que la mauvaise dans ces cas-là.

– Asseyez-vous, finit-il, par dire en indiquant un siège.

Ce siège rudimentaire en plastique ne risquait pas de m'avaler comme les fauteuils du François. J'y restai assis droit comme un piquet. Ce qui était tout aussi inconfortable. Je tenais bêtement mon panama à la main et avais envie de fumer. Mais rien à espérer de ce côté-là car il n'y avait pas trace du moindre cendrier. Je devais me trouver dans une brigade « écolo ». Ce qui n'empêchait pas la plante verte près de la fenêtre de dépérir malgré tout.

– Alors ? me demanda-t-il à brûle-pourpoint comme si j'avais quelque chose de honteux à confesser.

– Alors, alors ! répétais-je en laissant virevolter ma main inoccupée. Autant tout vous raconter depuis le début...

– Ce serait un bon point de départ, me dit-il sans aménité.

Bien sûr, il n'allait pas me dire : « Allez, mon cher, dites-moi comment vous avez tué M. Ticheux. Nous sommes entre collègues. » De toute façon, ça n'aurait pas marché, moi j'étais le poulet et lui le hareng saur. Ça ne s'accouple pas. C'est contre nature, et aucune circulaire ministérielle n'y pourra jamais rien.

J'entrepris donc de tout lui raconter depuis le début. Ce fut long, surtout en faisant un détour sur nos relations enfantines. Il m'écouta longtemps sans laisser transpercer la moindre réaction à mon récit.

Il m'interrompit une seule fois. Le temps de donner congé à l'un de ses deux subordonnés. « Voyez avec Mme Ticheux », lui dit-il.

– Voilà, c'est tout, c'est aussi bête que cela, lui dis-je en guise de conclusion que je savais provisoire, car la vérité c'est comme la vie, ce ne peut être que provisoire.

– Bon, dit-il après une longue pause et en s'étirant en arrière sur son fauteuil pivotant de sténodactylo. Reprenons certains points.

Pause.

– Alors, comme ça, après une trentaine d'années sans nouvelles...

– Nous nous téléphonions parfois, me permis-je de l'interrompre discrètement.

– Alors, comme ça, reprit-il du même ton, après une trentaine d'années sans nouvelles – à part quelques coups de fil pour conserver le contact... Et, entre parenthèses, vous

ne m'avez pas dit si vous téléphoniez exclusivement à Mme Ticheux ou si vous les appeliez indifféremment...

C'était une question en suspens.

– J'avais Claire au téléphone.

– Donc, etc., elle vous appelle le mardi 3 juillet et vous rappliquez, comme ça, après tout ce temps, le samedi 7 juillet, vers deux heures de l'après-midi.

Pause

– D'accord jusque-là ?

J'acquiesçai.

– Mme Ticheux vous attend. M. Ticheux, lui, n'est pas là ; il serait absent, en voyage ou « disparu », mais pas tout à fait ni l'un ni l'autre.

Pause.

– Toujours d'accord ?

– Oui.

– Bien, reprit-il. Vous passez l'après-midi du samedi ensemble. La nuit également. Toujours sans M. Ticheux. Je ne vous demande pas si vous avez partagé la même chambre ?

– Nous avons passé la nuit ensemble, déglutis-je.

– Bien. Le lendemain dimanche, vous commencez à jouer les détectives amateurs... Excusez-moi, inspecteur, mais comme vous étiez en dehors de votre juridiction et agissiez en l'absence de toute commission rogatoire, etc., vous faisiez le « privé », en quelque sorte...

– D'accord, le coupai-je avant qu'il ne me demande mon opinion sur ce point et en ravalant tout orgueil.

– Bien. Nous sommes toujours d'accord. Donc, continuons... L'après-midi, vous vous promenez dans les bois de la propriété de M. et Mme Ticheux, et ce jusqu'à la

mare – où, bien sûr, ne pouvait se trouver aucun corps puisque M. Ticheux n'était pas encore mort.

Pause. Longue pause.

– Mais où pouvait bien être M. Ticheux pendant ce temps-là ? fit-il comme s'il ne s'adressait qu'à lui-même. Dans la cave... dans un placard... sous un lit... en voyage... Vous n'avez pas d'idée ?... Je vous demande ça par hasard.

Une lueur rieuse parcourut son regard.

– Aucune.

– C'est normal, fit-il en se rejetant en arrière.

Il était près de dix-huit heures et je commençais à fatiguer.

– Et vous repassez la nuit de dimanche ensemble mais pas ensemble, poursuivit-il mi-ironique. Toujours d'accord ?

– Oui.

– Et toujours pas de M. Ticheux. Même pas un coup de fil ?

– Non.

– Et le lundi, aujourd'hui même, où le jardinier découvre le corps de M. Ticheux dans la mare, vous repartez jouer les privés ?

Je préfèrai ne pas répondre.

– Et vous pensez toujours à un coup monté ? me demanda-t-il en se basculant en avant pour s'accouder sur le bureau, tentant de saisir mon regard.

– Oui, fis-je. Il y a quelque chose qui cloche.

– Pour clocher, ça cloche. Un meurtre, ça cloche toujours. Mais nous avons tout notre temps pour élucider ce point. N'est-ce pas, inspecteur ?

– Oui, fis-je résigné.

Longue pause. Très longue pause. Et l'autre gendarme toujours immobile derrière moi, tel un garde républicain sur le perron de l'Élysée, qui préférerait mourir raide plutôt que de se gratter les roubignoles.

Le lieutenant se leva, fit quelques pas dans le maigre espace derrière son bureau.

– Mais, reprit-il l'air pensif, j'ai une autre hypothèse... Même deux, si vous le désirez. Primo : vous vous êtes mis d'accord avec Mme Ticheux pour éliminer M. Ticheux... Pourquoi ? Comment ? Ça je ne le sais pas encore. Secundo : vous passez le week-end avec les Ticheux et, au cours d'une dispute éclatant entre vous et M. Ticheux, vous le tuez... accidentellement ou volontairement... Aucune de mes deux hypothèses ne vous agrée ? fit-il en voyant mon air découragé.

– Pourtant, enchaîna-t-il, quelqu'un a bien assassiné M. Ticheux, n'est-ce pas ?

Il n'attendit même pas ma réponse.

– Et pour quel motif ? poursuivit-il.

Pause.

– Vous n'avez pas d'idée, bien sûr.

C'était une simple constatation. Je haussai les épaules.

– À qui peut bien profiter le crime ? se dit-il comme à lui-même. Ça, c'est une question intéressante. C'est d'ailleurs la seule bonne question en l'occurrence.

Pause.

– Moi, elle me plaît cette question, beaucoup même, dit-il en souriant mais comme si je n'existais même pas. N'est-ce pas ? fit-il, mais là il s'adressait à son collègue « pot de fleur » derrière moi.

Et je me rejette en arrière sur mon siège. Et je m'étire les doigts en faisant craquer les phalanges. Et je tapote l'ordinateur.

Il ne m'énervait même pas. Il devait regarder trop de séries policières à la télé, me dis-je. Il joue les gendarmettes d'élite.

Il était maintenant dix-neuf heures et j'avais faim.

– Bon, dit-il comme lisant dans mes pensées. Nous avons besoin d'une petite pause au cours de ce début de garde à vue... Deux heures. Nous reprendrons notre conversation à vingt et une heures.

Je m'abstins de lui dire que ça tenait plutôt du monologue et lui oublia le sandwich traditionnel du gardé à vue.

Laissé seul avec un autre gendarme, j'en profitai pour me mettre à mâchouiller machinalement un havane. Mais on ne me proposa pas de cendrier.

Je m'interrogeais de plus en plus sur le rôle de Claire dans toute cette merde. On avait dû l'interroger elle aussi. Peut-être était-elle également en garde à vue, puisqu'elle semblait être de toute façon ma complice, d'une manière ou d'une autre.

J'avais envie de pisser et je levai le doigt comme à l'école pour en demander la permission. Mon gendarme m'accompagna sans un mot jusqu'à une porte à mi-couloir.

Je dressai l'oreille mais n'entendis aucune voix. Claire n'était peut-être plus là. Peut-être restais-je seul.

À vingt et une heures précises, le lieutenant revint et alluma la lampe métallique de son bureau.

Un autre gendarme vint remplacer le gendarme planton dans le rôle du pot de fleur muet.

Le lieutenant paraissait tendu.

Je m'attendais intuitivement au pire. Les mâchoires d'un piège diabolique semblaient vouloir se refermer sur moi. Mais quelle erreur ou bavure avais-je pu commettre pour mériter cela ?

– Bon..., finit-il par lâcher telle une soupape libérant le trop-plein de la compression. Bon, nous avançons... Nous avons avancé – Mme Ticheux s'est montrée coopérative.

– Ah bon, fis-je subitement attentif.

– Oui, vous savez, ce vieil adage dont nous parlions tout à l'heure... chercher à qui profite le crime.

Pause.

– Vous ne voyez pas où je veux en venir ?

Je fis une moue dubitative.

– Mme Ticheux, reprit-il, connaissait les dispositions testamentaires de son mari... Bien sûr, s'empressa-t-il de préciser, nous vérifierons ses dires. Mais, selon Mme Ticheux, en cas de disparition de son mari, ses biens propres revenaient...

Il laissa sa phrase en suspense, puis me demanda :

– Devinez à qui ?

– Je ne suis pas devin, répondis-je avec le léger espoir d'entra-percevoir le bout du tunnel.

– Pas même une petite idée...? insista-t-il.

– Je donne ma langue au chat, répondis-je.

Mais ma réflexion n'eut pas l'heur de lui plaire.

Il crista les mâchoires. Se détourna vers le mur puis, de nouveau, il riva son regard dans le mien, tentant de fouailler mes arrière-pensées, d'ailleurs inexistantes.

– Et vous en êtes l'heureux bénéficiaire ! Bravo !

Là, ce fut brutal. J'en lâchai mon cigare.

– Moi ? fis-je, anéanti.

– Vous-même en personne, monsieur Lebreton ! Et cessez de jouer les cons avec moi ! me hurla-t-il.

– Mais...

– Taisez-vous !

Il marchait dans le faible espace tel un lion en cage.

– Je n'ai pas fini !... Excusez-moi si je m'énerve un peu, se reprit-il.

C'était un doux euphémisme.

– Donc, vous êtes le premier héritier. Mais, au cas où vous viendriez à décéder, l'héritage revient à Mme Ticheux.

– Oh ! la la ! fis-je, mais je ne parvenais pas à saisir le moindre fil.

Hériter du François me paraissait saugrenu. Mais où donc avait-il été pêcher cette idée, ce foutu enfoiré ! Qu'est-ce qu'il voulait bien me vouloir, même mort ?

– Mais vous êtes toujours vivant, enchaîna le lieutenant comme pour lui-même.

Tout à coup, il sembla las.

– C'est tout pour ce soir, dit-il.

Il était vingt-deux heures trente.

– Nous reprendrons tout ça demain à tête reposée. Vous restez en garde à vue. Je vous revois à huit heures demain.

4

Durant ma nuit en cellule, le professionnalisme reprit le dessus. J'héritais apparemment, mais je voyais surtout que Claire héritait au cas où je décéderais – ou étais décédé, ne cessais-je de me répéter. Tout est là, me disais-je. Mais je ne voyais toujours pas où cela allait me mener, et le plus probable me semblait être pour l'instant un séjour à la prison d'Évreux. Lugubre.

À huit heures le mardi matin, je ne vis pas le lieutenant. Vers huit heures quarante-cinq, on me sortit de cellule pour m'installer dans une pièce semblant être une salle de détente. Rudimentaire. On m'apporta une grande tasse de café, un sandwich et un croissant. Je n'avais rien mangé depuis vingt-quatre heures et j'avalai le tout avec plaisir et sans élégance aucune. J'eus même droit à une seconde tasse de café, mais je repoussai la proposition d'une bière. Les visages me semblaient imperceptiblement plus amènes, comme si l'ambiance se détendait.

Mais toujours pas de lieutenant tandis que les heures s'égrenaient.

Re-sandwich vers midi et demi. Et deux bières pour faire bonne mesure. Un brin de conversation avec l'un ou l'autre. Des banalités. Ça n'allait pas au-delà du temps. Purement météorologique – mais c'est la base des relations sociales. Et de l'« inspecteur » par-ci, de l'« inspecteur » par-là. Moins une garde à vue qu'une visite de courtoisie rendue à des collègues.

Mais une méfiance instinctive de la chose militaire me laissait sur les gardes. Même si j'avais droit à présent à un cendrier.

À quatorze heures, toujours pas de lieutenant. « Vous en faites pas, me disait l'un ou l'autre. Ce ne sera plus long maintenant. »

Alors que je m'apprêtais à allumer mon troisième havane, sur le coup de seize heures trente, le lieutenant apparut en chair et en os. Il semblait à la fois fourbu et satisfait de lui-même.

- Ça va ? s'enquit-il en s'approchant de mon siège.
- Mieux, répondis-je laconiquement.

En souriant, il me dit :

– Êtes-vous du genre à prendre les gendarmes pour des cons ?

Un sourire narquois affleurait ses lèvres. « Méfions-nous de toute familiarité », me dis-je.

- Surtout pas, fis-je en le fixant. Ils n'aiment pas ça.

Après m'avoir laissé mijoter un instant, il reprit :

– Avez-vous entendu parler de cette histoire d'illuminés qui sont venus s'entretuer au Bosc Landais ? La secte de l'Ordre templier stellaire...

– Oui, répondis-je, surpris de sa question. J’ai lu un papier récent dans *L’Éveil* et j’en avais entendu parler à l’époque des faits sans y prêter attention. Les sectes, c’est pas mon rayon, précisai-je.

Je ne voyais vraiment pas où il voulait en venir.

– Pour beaucoup, reprit-il, la gendarmerie ce sont les P-V et les alcootests au bord des routes ou la surveillance des poulaillers. Mais nous sommes avant tout – et je ne vous apprends rien, inspecteur – un immense service de renseignements. Patient. Très patient. Comme des petites fourmis... Et parfois, pour ne pas dire souvent, quand certains faits se produisent, ils ne sont pas toujours pour nous surprendre. Nous en subodorons quasi instantanément les tenants et aboutissants. Mais nous sommes tenus à la discrétion. Et nous sommes aux ordres. En parfaits militaires... Vous me suivez ? me demanda-t-il après avoir marqué une pause dans sa tirade.

– Oui, répondis-je paraissant intéressé par l’exposé bateau du lieutenant, mais je ne voyais toujours pas ce que venait faire la disparition du François là-dedans.

– Lors de notre enquête sur ce massacre, les hautes sphères n’ont pas tardé à se manifester. Des individus étranges mais bien ciblés sont venus fouiner et sont venus nous « parler » de la façon de mener l’enquête et de la conclure selon des conclusions évidentes... Vous savez, précisa-t-il, la notion de paix civile, d’un petit trouble – même s’il s’agit d’un massacre – qui pourrait amener un plus grand trouble, un véritable désordre même, si les tenants et aboutissants parvenaient à être révélés à l’opinion publique. Le sens de l’intérêt de l’État, tout simplement, que l’on nomme parfois « raison d’État »... Et donc, nous, tout comme vous l’Intérieur, nous sommes un peu les éboueurs

du politique dans ces cas-là. Mais ça ne nous a pas empêchés de mener pour nous – pour nos dossiers « muets » – cette enquête jusqu'à son terme.

Il me fixa pour voir si je le suivais toujours et enchaîna :

– Oh ! je me dois de vous avouer que nous n'avons pas tout appris. Mais suffisamment, tout de même, pour continuer d'avoir un œil sur le propriétaire de la parcelle du Bosc où s'était produit le massacre.

– Mais elle appartenait à François Ticheux, dis-je pour ne pas avoir l'air trop largué.

– Oui, fit-il, paraissant satisfait de mon intervention. Et vous, tout comme nous, vous auriez pensé que Ticheux s'y trouvait peut-être mêlé d'une façon ou d'une autre... Le hasard, nous, on n'y croit pas trop, conclut-il.

La parano peut avoir du bon, pensai-je, mais moi je n'aurais pas pensé à l'implication « d'une façon ou d'une autre » de mon François. Mais pourquoi pas ?

– Et ce qui vient de se produire est pour nous fortement intéressant. Des lacunes sont comblées, en quelque sorte. La vérité est presque établie. Mais une vérité qui ne verra jamais le jour puisqu'il n'est pas concevable de revenir sur l'histoire du massacre.

Je commençais à entrevoir quelques lueurs.

– Et moi, dans tout ça ? demandai-je. Qu'est-ce que je viens faire là-dedans ?

– Un pion comme un autre, fit-il en haussant les épaules, l'air terriblement las.

Là, j'étais vexé.

– Ou plutôt, reprit-il, quelqu'un a pensé à vous comme à un pigeon. Le parfait pigeon.

Mortifié, j'étais. « C'est normal que je ne comprenne rien si je suis si con », me surpris-je à penser.

– Mais qui aurait pensé à moi, comme vous dites ? tentai-je pour réhabiliter ma crédibilité de flic sérieusement entamée.

– Ah... ! fit-il mi-mystérieux, mi-ironique. Chercher à qui profite le crime et chercher la femme, n'est-ce pas ?

Il me fallait boire le calice jusqu'à la lie.

– Je dois vous avertir, me dit-il tout à coup sentencieux, rien de ce qui a été dit ou sera dit ici ne devra sortir et ne pourra en sortir. Tout ce que je vous explique et vais vous expliquer vous en convaincra. Sinon, ajouta-t-il lugubre, ce sera votre problème. Et, cette fois-ci, vous seriez très seul...

– Mais, alors, pourquoi me raconter tout ça ?

– Parce que vous auriez peut-être fini par tout comprendre mais n'auriez peut-être pas compris alors qu'il était de votre intérêt de vous taire, me lâcha-t-il tout de go sur le ton de la conversation.

Je redevais un flic crédible.

– Serait-ce une menace ? fis-je reprenant de l'assurance.

Il haussa simplement les épaules :

– Une mise en garde n'est pas une menace. Cela peut être très amical, ajouta-t-il. Des propos entre collègues...

Il fit une pause, me regarda froidement et ajouta :

– Mme Ticheux est rentrée chez elle hier soir. Ce matin, à huit heures, l'un de mes hommes de surveillance sur la propriété m'a averti de l'arrivée du 4x4 de M. Pierre Borgel, un de vos amis d'enfance. Ensuite, il a observé un étrange manège : Mme Ticheux aidant M. Pierre Borgel à transporter des dossiers dans son 4 x 4. J'arrivai alors sur les lieux et procédai à l'interpellation de M. Pierre Borgel. Mme Ticheux semblait tendue mais lui ne l'était pas le moins du monde.

Je tombais des nues et envisageai le pire. Même une éventuelle reconversion loin, mais alors très très loin, de tout milieu flicard.

Le lieutenant poursuivait :

– Il m’a alors sorti un coupe-file d’un « service », le plus naturellement du monde, et m’a simplement dit : « J’agis en service commandé. »

Après une pause pour me permettre de comprendre le sens de ses paroles :

– Et il agissait en service commandé. J’avais même obligation de lui prêter assistance. Mais, ajouta-t-il amer, il me dit que, si je n’y voyais pas d’inconvénient, il pouvait continuer seul avec l’aide de Mme Ticheux.

– Mais la mort de François ? fis-je comme si cela me tenait à cœur. Et moi dans tout ça ?

Mais là ça me tenait réellement à cœur.

– M. François Ticheux a simplement été victime d’un crime de rôdeur et, vous, vous avez été un témoin entendu en tant que tel. C’est donc tout. Vous êtes libre.

Je n’étais que stupeur et soulagement mêlés. Ce dernier prenant toutefois nettement le dessus.

– Mais l’héritage ? fis-je. Pourquoi ce curieux héritage ?

– Pour moi, l’affaire est terminée. Je sors de chez le substitut. Vous héritez, vous n’allez pas vous en plaindre ! me lâcha-t-il ironique.

Je ne pouvais m’empêcher de penser que j’héritais parce que le « rôdeur », qui qu’il soit, ne m’avait pas éliminé également – du moins pour le moment.

Le lieutenant devait suivre mon début de cheminement mental.

– Pour le reste, vous avez le droit d’échafauder toutes les hypothèses que vous voudrez.

Nous étions comme tous deux accablés d'un même fardeau et nous nous séparâmes également amers. Mais, pour lui, il ne s'agissait pas de ses copains d'enfance.

5

Ma voiture m'attendait sur le parking de la brigade. J'y vis une marque de délicatesse de la part des pandores.

Il était dix-huit heures trente. En montant dans la voiture, je commençai à sentir la colère bouillir en moi. Claire me devait une explication. Et Pierre, ce copain si franc et fraternel ! « Mais quel con ! quel con ! » me répétais-je. Mais, là, je parlais de moi-même.

J'hésitais à me rendre chez Pierre ou chez Claire en premier. À cette heure-ci, Pierre serait encore sûrement à son magasin avec sa Marie-Françoise dans les parages. J'optai pour une franche explication avec Claire en premier. Pierre pouvait attendre.

Je roulai furibond vers la demeure de Claire. Après la sortie de la ville, au carrefour giratoire, je faillis emboutir une caravane hollandaise tractée par un break surchargé de vélos dont le conducteur m'avait refusé la priorité. Je freinai à mort, pestai à haute voix et pris la direction d'Orbec, accélérant en passant devant l'imprimerie de *L'Éveil*. Je

m'engageai dans l'allée de la propriété quelques centaines de mètres plus loin. Je ralentis pour contourner la marnière et stoppai dans un crissement de gravier devant le perron. J'aperçus la silhouette du père Francis se dirigeant vers la grange, le dos voûté.

Je me dirigeai droit vers le salon.

Claire était assise sur le canapé, ses jambes repliées sous elle, sa jupe remontée à mi-cuisse, un verre de whisky copieusement servi à la main. Elle me jeta un regard de défi après avoir esquissé une moue de surprise.

« Attendait-elle quelqu'un d'autre ? me demandai-je, ou bien espérait-elle ne pas me revoir ? »

Elle résolut toute incertitude en me lançant :

– Je t'attendais... à un moment ou à un autre.

Je lui jetai un regard mauvais et me servit une rasade de Lagavulin. Puis je me plantai devant elle et, tout en allumant nerveusement un havane, je lui lâchai d'un ton sec :

– Tu me dois une explication, tu ne crois pas ?

– Assieds-toi, me dit-elle posément comme si elle parlait à un môme qui ne tenait pas en place.

Je ne sais pas pourquoi, ou était-ce la fatigue et la tension accumulées, j'obtempérai et me laissai avaler par le fauteuil. Je lançai mon panama sur la table basse.

– Je t'écoute, lui dis-je.

Puis j'entrepris de siroter mon whisky.

Là, elle me « souffla » lorsqu'elle me dit :

– Crois-tu que ce soit vraiment nécessaire ?

Je m'en étranglai de colère – à vrai dire, j'avais avalé de travers la gorgée de whisky et partis dans une quinte de toux qui me faisait virer au rouge cramoisi.

Elle, pendant ce temps, me regardait paisiblement, presque avec une lueur de tendresse – ou de pitié, allez savoir ? –, comme si la réponse relevait de l'évidence.

– Arrête de te foutre de ma gueule ! finis-je par lui lâcher d'un ton rogue, tout en tentant de me relever mais y renonçant, enlisé dans le fauteuil tel un pingouin dans une nappe de mazout.

Je me laissai retomber contre le dossier. Repris posément ma respiration et tentai de contrôler ma nervosité.

– Mon pauvre Gus, me dit-elle.

Là c'était franchement de la pitié sans fard. De la pitié à l'état brut.

– Tu as toujours été idéaliste, continua-t-elle. Bêtement idéaliste. Et tu n'as jamais su grandir. Tu as toujours nié la réalité. Tu n'as jamais voulu voir que la vie réelle, la vie vraie, est faite de petits et de grands intérêts : l'argent, le pouvoir, l'ambition, la recherche de biens ou de situations bien réels, hors du bien et du mal, du bon et du mauvais.

Elle marqua une pause puis m'assena :

– Tu n'es qu'un pauvre type, Gustave. Un pigeon par excellence.

Je dois avouer que j'étais quand même soufflé d'entendre la Claire de mon enfance – Claire mon « grand amour » de jeunesse, elle, ma « petite fiancée » – me parler ainsi, d'un tel ton méprisant. Elle m'avait laissé entrevoir la fée Carabosse qui sommeillait en elle, mais je ne pouvais l'imaginer se manifestant avec un tel éclat, une telle impudeur. Je le savais que j'étais le dernier des cons, mais elle n'avait pas besoin – elle n'avait pas le droit – d'enfoncer le clou de cette façon-là. Mais dire à un con qu'il l'est réellement, n'est-ce pas toujours enfoncer le clou ?

J'étais venu pour essayer d'élucider les tenants et aboutissants d'une machination qui avait failli m'emporter et je me débattais au milieu des décombres d'un amour trahi et piétiné, l'un des piliers fondateurs de ma vie, dont le doux souvenir m'aidait parfois à supporter la grisaille du quotidien.

Un long silence s'instaura.

Je me repris peu à peu. Je savais encaisser.

– Et t'avais besoin d'un pigeon, lâchai-je comme une évidence.

– Tu deviens perspicace, mon petit Gus.

– Et il fallait coucher avec le pigeon pour le piéger. Était-ce bien nécessaire ?

Elle sourit, narquoise.

– Juste pour satisfaire un de tes vieux fantasmes. Le verre du condamné, si tu veux !

« Salope ! » dis-je en moi-même. « Salope ! » Malgré la promesse que je m'étais faite – il y a peu ! – de conserver mon calme.

– Mais pourquoi, alors, suis-je encore vivant ? Car quelque chose s'est enrayé dans « ton » scénario ou « votre » scénario, à François et à toi. François n'aurait pas dû mourir...

– Ça, c'est vrai ! dit-elle en me coupant et riant franchement. Mais il y avait son scénario et le mien ! continua-t-elle en s'en étrangeant presque de franche rigolade.

Elle me paraissait plutôt à la limite de l'hystérie. Je lui laissai le temps de se calmer. Mais ce ne fut pas le cas. Elle enchaîna, féroce :

– Dans le mien, c'est après que tu meurs... c'est-à-dire maintenant... ou dans peu de temps, si tu préfères, rajouta-t-

elle après avoir marqué une pause et s'être emparée, sous un coussin près d'elle, d'un pistolet muni d'un silencieux qui y était dissimulé. Ta ne mort ne faisait pas partie de « son » scénario, me précisa-t-elle *in fine*.

Puis elle posa simplement l'engin près d'elle et m'enveloppa d'un regard mi-ironique, mi-empoiteur.

« Salope ! » me répétais-je, mais je demandai :

– Qu'est-ce que je viens faire dans cette histoire de testament de François ?

– Oh ! tu sais, fit-elle en accompagnant cette exclamation d'un vaste geste du bras, nous n'étions pas des amoureux transis mais un couple moderne avec ses hauts et ses bas. Et puis il était bêtement jaloux. Stupidement ! Il s'était persuadé que j'avais un amant – c'est idiot, n'est-ce pas ? Crois-tu que je pouvais me satisfaire d'un seul amant !

Elle se reprit à glousser. De telle façon que je ressentis ce frisson qui vous parcourt lorsque la démente de votre interlocuteur se dévoile peu à peu. Il est vrai que ça n'arrive pas tous les jours.

– Toujours est-il, reprit-elle, que pour m'emmerder – rien que pour m'emmerder, je te l'assure ! – il a voulu te faire hériter de ses biens propres, toi, mon « amour de jeunesse »...

Elle prononça ses mots d'une telle façon, les accompagnant d'une sorte de moue obscène, que j'en éprouvai de la nausée.

– Rien que pour me faire chier ! lança-t-elle rageusement.

– Mais il est mort, dis-je pour revenir à la réalité.

– Ça c'est vrai !

Et elle repartit de son rire de gorge.

– Dans « son » scénario, reprit-elle, il devait seulement *disparaître*... C'était d'ailleurs dans son intérêt, tu sais, poursuivit-elle sentencieusement, après cette affaire du massacre du Bosc Landais. Il devait disparaître, mais seulement à l'étranger et y refaire sa vie. Moi, je devais tout vendre plus tard et l'y rejoindre. Mais, tu vois, je n'avais pas envie de refaire ma vie ailleurs. Mes racines sont ici. Ici je suis quelqu'un ! Et il n'aurait rien été, ce médiocre, sans moi et mon père !

Elle me sourit, enjôleuse.

– C'est là que j'avais besoin de toi. Je me suis souvenue de son testament. S'il venait à mourir, tu héritais. Si tu mourais ensuite, j'héritais. C'était très simple et tout redevenait à nouveau pour le mieux dans le meilleur des mondes... Donc, je lui ai fait croire – ce fut facile, crois-moi ! – que ta présence ce week-end serait utile pour couvrir sa disparition... Tu vois, plus c'est simple, plus c'est facile !

Suivit une pause où elle me considéra et me soupesa longuement.

– Tu commences à comprendre, je vois ça ! Bravo ! Gus, bravo ! Mais t'es toujours en retard, comme d'habitude !

Et elle repartit dans sa franche rigolade de timbrée.

– Samedi...? demandai-je.

– Mais il était là, *mon chéri*. Il était là. Dans notre chambre...

« Mais quelle salope ! quelle salope ! »

– À vrai dire, reprit-elle, il a été un peu contrarié que je couche avec toi... Pas tellement pour la coucherie, fit-elle avec une moue enfantine. Mais il paraît que nous fûmes bruyants. Surtout moi ! Et toi qui grognais de plaisir inattendu et si longtemps espéré, rajouta-t-elle prenant un

air tendrement complice. Je suis une bonne simulatrice, n'est-ce pas ? conclut-elle, attendant mon acquiescement.

Mais j'espérais qu'elle n'en fût pas encore à la péroraison car cela aurait signifié que ma fin était proche et j'avais follement envie d'arriver au bout de mon havane – ça me rassurait.

– On s'est un peu disputés à cause de toi, reprit-elle, me sermonnant du doigt.

– Comment l'as-tu tué ?

Mon ton badin me surprit moi-même.

– Mais je ne l'ai pas tué, reprit-elle. C'est pas moi. Je ne suis pas aussi stupide, mon pauvre Gustave. Je l'ai fait tuer !

– Tu l'as fait tuer ? fis-je en prenant un air surpris.

– Bien sûr ! Tu me crois conne, ou quoi ?

Elle redevenait susceptible. Conne, certes pas, mais salope, assurément.

Je n'imaginai cependant pas le père Francis ou son fils entrant dans ses manigances. Encore moins utilisant un silencieux. Eux, c'était plutôt le genre fusil de chasse à deux coups, calibre 12, balles à sanglier à ailettes, supérieures à la mitraillette à trente mètres. Et pas pour le même résultat.

À présent, j'avais envie de savoir le nom de son complice. Mais, perverse comme elle était, Claire était capable de me priver de cet ultime plaisir. Elle était malgré tout un peu conne.

– Ça a été tout simple, mon grand. Il m'a suffi de faire croire à Pierre...

Voilà, doucement, on y arrive. Ferrer lentement.

– Pierre ? fis-je faussement étonné.

Mais je l'étais malgré tout. Pour une surprise, c'en était une.

– Ton ami Pierre, ton grand copain, ton camarade si franc et si direct, se moqua-t-elle. Mais ne m’interromps pas ! ordonna-t-elle en s’emparant du pistolet et en l’agitant dans ma direction, mais de façon imprécise, dangereusement imprécise à mon goût. Sinon, sinon...

Elle laissa sa phrase en suspens.

– Sinon ? fis-je pour lui faire plaisir.

– Sinon, poursuivit-elle complaisamment, tu ne vivras pas assez longtemps pour connaître la fin de mon histoire... qui est aussi la tienne.

Elle fit une pause pour bien marquer qu’elle était la maîtresse du jeu.

– Donc, reprit-elle, j’ai simplement dit à ton copain Pierre que François perdait les pédales et allait révéler le rôle qu’il avait joué dans l’affaire du Bosc.

« Nous y sommes enfin », me dis-je.

– François n’a pas été surpris que Pierre lui donne rendez-vous au petit matin dans le bois. Ils avaient l’habitude de se rencontrer en catimini.

– Voilà, fis-je en guise de conclusion que je souhaitais provisoire.

– Voilà, répéta-t-elle. Mais il faut que tu saches quand même – avant de disparaître, précisa-t-elle en agitant à nouveau le pistolet – que Pierre est un « bon coup » à l’occasion.

– Salope ! Garce ! entendis-je.

Mais, là, ce n’était pas moi qui exprimais tout haut ce que je pensais tout bas – je n’aurais pas osé, vu les circonstances.

Pierre se tenait dans l’embrasure de la porte. Lui aussi avait un pistolet muni d’un silencieux à la main. Mais il

avait présentement l'avantage car Claire venait de reposer le sien sur le coussin.

En pareilles circonstances, on a parfois des pensées stupides. Je ne m'inquiétais pas tant pour moi que pour mon panama qui se trouvait au juste milieu sur la table basse.

Je ne m'étonnais plus de rien et n'eut donc guère de mal à me tenir coi. Je finis par dire, pour briser le silence menaçant qui s'était instauré :

– Bonsoir, Pierre.

– Ta gueule, toi ! me lança-t-il en ne quittant pas Claire des yeux.

Il la considéra longuement en hochant la tête.

– Tu n'es même pas capable de fermer ta gueule ! Et lui, maintenant, il en sait trop, idiot ! lâcha-t-il d'un ton hargneux en agitant à son tour le pistolet dans ma direction.

Mais comme j'étais moins con que ne le leur laissaient croire les apparences, je tentai une intervention intelligente, du moins l'espérais-je.

– Elle fait exprès, lui dis-je à mon Pierre d'un ton aimable.

Toutefois, j'avais été trop subtil.

– Ta gueule, toi ! m'aboya-t-il.

Puis ma réflexion sembla se frayer un chemin parmi ses neurones sous-développés. Il me considéra d'un air intéressé, plissant les yeux.

– Explique ! ordonna-t-il.

Je fis une moue d'évidence.

– Comme ça, dis-je, tu es obligé de m'éliminer comme tu l'as été pour François.

Je vis dans le regard de Claire qu'elle se repliait sur elle-même, comme battant en retraite. La situation commençait de lui échapper et elle en prenait acte.

Pierre opina du chef.

– Quel merdier ! dit-il. Mais quel merdier !

Il ne remisa pas pour autant son artillerie.

– Elle t’a tout dit ? me demanda-t-il d’un air soudain devenu las. Tout ?...

– En partie, fis-je.

– Non, ce n’est pas vrai, intervint-elle en s’emparant de son pistolet. Je lui ai tout dit ! Tue-le ! hurla-t-elle.

Le coup parti. Mais il venait du pistolet de Pierre. Un chuintement. Une sorte de pet foireux. *Exit* la méchante fée Carabosse. Elle redevenait la petite princesse que j’avais connue, mais du genre Indienne – de l’Inde, pas du Far West – avec une tache rouge comme un troisième œil au milieu du front.

Je me raidis instinctivement dans le fauteuil, fixant le silencieux de Pierre dans l’attente de son verdict prévisible.

– Quel merdier ! dit-il du même ton. Mais quel merdier ! Mon pauvre vieux, ajouta-t-il.

« Ça y est, voilà les adieux », me dis-je.

Mais rien ne vint. Pierre se déplaça. Toujours rien. Il se laissa tomber sur la partie de la banquette que n’occupait pas le corps de Claire. Le buste penché en avant, tête baissée, les avant-bras appuyés sur ses cuisses et le flingue semblant flotter dans sa main droite.

– Qu’est-ce que tu vas faire de moi ? finis-je par déglutir avec un semblant d’assurance.

Il redressa la tête sans changer de position.

– T’es vraiment trop con ! me dit-il. C’est pas possible d’être aussi con.

Je commençais à en avoir marre d’être traité de con. Mais quand on n’a pas d’atout maître – c’est-à-dire de

flingue – en main, il vaut encore mieux passer pour un con, me dis-je pour me consoler.

– T’as toujours été aussi con..., me dit-il, mais c’était pas méchamment dit, presque gentiment cette fois. Quand on était mômes, poursuivait-il en souriant presque, il fallait toujours que je te protège quand tu faisais une connerie. T’avais le don de faire chier les autres, de les asticoter ou de les provoquer mine de rien, puis tu venais me trouver en disant qu’un tel ou un tel te cherchait des noises. Et c’est moi qui montais à la castagne et c’est toi qui comptais les points. Et t’as pas changé, bordel ! conclut-il. T’es une vraie tête à claques. Chiant et exaspérant !

J’esquissai un sourire devant tant de gentilleses. Je devais avoir le même lorsque j’allais le chercher après m’être frotté à plus fort que moi. Tout à coup, je m’attendris de nouveau sur mon enfance.

– C’est vrai que t’es toujours aussi con, me dit-il avec un franc sourire et en secouant la tête. Et c’est toujours moi qui monte à la castagne.

Je sentais que lui aussi s’attendrissait. Mais l’évocation de nos souvenirs enfantins restèrent en suspens car, dans un même mouvement, nos regards convergèrent vers Claire qui semblait de plus en plus vraiment morte. « Notre » Claire devenait peu à peu un bout de barbaque froide, une simple carcasse non encore dépiautée par les vers déposée là comme dans un mauvais rêve, figurante muette d’un film d’horreur.

– Je peux peut-être t’aider, fis-je plein de bonne volonté, dans un élan profond de ma nature généreuse remuée par les paroles de Pierre.

Là, il se marra franchement.

– Toi, m’aider ? Me sortir de ce merdier ?... Mais tu dis n’importe quoi ! T’es le parfait inconscient qui plonge tête baissée dans le premier piège tendu par la première gonze qui t’a vampé en barboteuse, et tu voudrais me sortir de ce merdier ? me filer un coup de main ? T’es pas croyable !

Mais son rire était empreint d’amertume.

– T’es con ou tu fais exprès ? Tu pourrais peut-être me le dire au point où nous en sommes...

Un frisson me parcourut l’échine, que je tentai de dissimuler sous un pâle sourire.

Il se laissa aller contre le dossier de la banquette mais ne lâchait toujours pas son silencieux.

Il me considéra un long instant. Puis :

– Un scotch ? dit-il.

J’opinai du chef.

– Lequel ?

– Comme toi, fis-je conciliant.

Il ne nous servit pas le meilleur parmi la collection de Claire. Le plus ordinaire ou le plus rustre. Mais il n’avait jamais eu le palais très délicat.

Pour nous servir plus aisément, il avait posé négligemment – peut-être quand même volontairement, soupçonnai-je – son flingue sur mon panama gisant sur la table basse qui nous séparait. Mon panama, mon Montecristi, s’affaissa sous le poids de l’arme. J’étais scié mais ne manifestai rien de mon sentiment envers ce crime de lèse couvre-chef royal. « Tombe pas dans la provoc, me dis-je pour me rasséréner. Continue d’être le con qui n’a jamais vraiment grandi. S’il t’a pas encore buté, c’est qu’il est ému d’une telle connerie. Joue-la fine... »

Il se rassit à la même place sans même jeter un regard à Claire. Le verre de scotch ayant remplacé le flingue entre ses mains enserrant le verre en cristal de Baccarat.

Il semblait chercher la solution du problème dans la contemplation du pâle liquide.

– Qu'est-ce qu'on va faire ? dis-je en indiquant du menton le corps de Claire et pour l'aider en quelque sorte dans le cours de sa méditation.

Il me considéra un bref instant avec un regard amusé et replongea dans la contemplation du liquide ambré.

J'étais assez fier de ce « on » que je voulais complice et qui allait peut-être faire de nous des partenaires, peut-être même des copains comme dans le bon vieux temps. On ne tue pas froidement un bon copain.

François, c'était logique qu'il l'eût tué. Il l'avait toujours considéré comme un enfoiré. Et Claire aussi, puisqu'il s'était rendu compte à temps que c'était une salope intégrale. Mais moi, son bon copain qu'il avait toujours protégé, c'était pas possible. Ou ce serait vraiment trop con et je n'aurais jamais rien compris à la psychologie élémentaire de l'être humain. C'était l'évidence même.

Il vida son verre d'un trait, mais posément. Puis il me demanda, accompagnant sa question d'un mouvement panoramique de la tête :

– Qu'est-ce que t'as compris à tout ce merdier ?

Là, il me prenait de court. Je ne pouvais pas biaiser, surtout que j'entravais que dalle à vrai dire, et de moins en moins malgré les quelques lueurs qui avaient pu surgir de-ci, de-là.

– Oh ! tu sais, fis-je du ton le plus neutre possible, ce qui me demanda tout de même un effort sur moi-même, juste ce que Claire m'en a dit, et Claire, tu sais...

– Une salope totale ! me coupa-t-il sèchement.

Mais il n'avait pas l'air de m'en vouloir particulièrement. Puis il se tut à nouveau après avoir jeté un regard plus indifférent que mauvais en direction de l'intéressée définitivement silencieuse et de plus en plus pâle, ce qui faisait saillir les rides d'amertume autour de sa bouche qu'elle tentait tant de dissimuler. Il y avait peu encore. Et je sentais par là que je m'en étais détaché – libéré plutôt – à la vitesse grand V.

– Puisque t'es avec moi dans ce merdier, tu as le droit de mourir moins con et de savoir la vérité, me lâcha-t-il d'une traite avec le plus grand sérieux. Ça, enchaîna-t-il après une pause et en jouant du menton dans la direction de Claire, c'est du nettoyage. François, c'était du nettoyage. Le « massacre » du Bosc, c'était aussi du nettoyage...

J'optai pour croiser son regard en ouvrant des yeux grands comme des soucoupes.

Il sourit.

– Je suis le « nettoyeur », dit-il lentement.

Ce n'était pas une question. J'opinaï toutefois du chef. Mais il dut lire dans mon regard que je n'avais guère avancé.

– Je travaille pour des gens qui aiment le merdique, les coups tordus, les intrigues à la noix et tout le tintouin, poursuivit-il. En général, leurs coups sont foireux et ils ont besoin d'éboueurs, de « nettoyeurs »...

Là, je le sentais amer.

– Nous ne sommes pas plus d'une dizaine de nettoyeurs dans notre cher Hexagone. Avec le permis de « nettoyer » en toute liberté et toute impunité lorsque l'ordre nous en est donné...

– Toi, tu ne crains rien, alors ? lui dis-je sottement en le coupant.

– En principe, non, fit-il d'un ton très las mais en me gratifiant malgré tout d'un sourire.

Je ne savais pas à quoi m'en tenir. « Et moi ? et moi ? » Autant tenter d'en apprendre un peu plus.

– Mais pourquoi tout ce merdier ?

Là, j'eus droit à son grand sourire plein de franchise. Comme lorsqu'il me disait, gamin : « T'inquiète pas ! je m'en occupe ! »

– Une secte manipulée, infiltrée depuis le début. C'est peut-être même le « Service » qui l'avait créée. Qui sait ? Ça fait partie de leurs manies... Et puis, un jour, ça échappe. Alors faut nettoyer.

Je commençais à en comprendre plus que je ne l'aurais souhaité.

– Si je comprends bien, dis-je me lançant à l'eau, les six membres de la secte ont été nettoyés par les deux nettoyeurs « auto-suicidés ». Et c'est un autre nettoyeur – toi-même – qui les as « suicidés »... Mais François, mais Claire ?... demandai-je.

– Le François, l'adjudant « rampant », en fait le *capitaine Dufois* pour le « Service », était devenu le grand manitou de la secte pour le compte de celui-ci. Mais Claire n'était pas aussi conne qu'elle pouvait en avoir l'air. Un jour, elle a compris – intuition féminine ou quoi, va donc savoir ! fit-il avec un geste fataliste – que son François était lié à l'affaire du Bosc. Alors elle a eu peur pour son standing. Elle n'a pas compris qu'il était en béton et que son François était surprotégé puisqu'il était en service commandé. Et puis, lui, tellement elle le faisait chier, il a commencé à craquer et à paniquer – il faut le comprendre,

plus de vingt ans avec une telle nana nympho et fêlée !
lâcha-t-il méchamment.

Il reprit :

– Alors j’ai « sorti » le François du circuit.

J’ouvris à nouveau mes grandes soucoupes.

– Et je venais pour « nettoyer » Claire, dit-il en m’indiquant son corps. Mais il n’était pas prévu que tu te trouves là.

Puis il se tut et prit son pistolet qui écrasait mon panama devenu informe.

– Et alors ? demandai-je quand même.

Je n’osais conclure : « Du coup je suis de trop, celui qui se trouve au mauvais endroit au mauvais moment. »

– Et alors ? répéta-t-il machinalement en jouant négligemment avec la sûreté de son arme.

Puis il se tut un long moment avant de lâcher en me regardant droit dans les yeux – mais je ne pouvais déchiffrer ses pensées tant son regard était froid et mort :

– Tu files, c’est tout.

– Je file ? demandai-je étonné.

– Tu prends ton galurin à la con et tu te casses, c’est clair, non ?

Méchamment il avait dit ça. Je restais englué dans le fauteuil.

– Tu files avant que je change d’avis !

Il ne me regardait même plus. Il jouait machinalement avec son flingue, tête baissée.

Je finis par m’extirper du fauteuil avec le plus de dignité possible, pris mon panama – il leva un sourcil pour surveiller mes gestes – et je sortis de la pièce, lui tournant le dos, de l’air le plus naturel possible mais serrant

instinctivement les sphincters dans l'attente du coup dans le dos.

Mais je n'entendis pas de chuintement et me retrouvai à l'air libre. J'essayais de conserver mon calme alors que mon cœur battait à tout rompre et que j'avais envie de courir comme un dératé dans l'allée.

Je contournai lentement ma voiture et j'entendis à ce moment-là une détonation. Il n'y avait pas eu de chuintement. C'était du « douze » à tous les coups. Un hachis de viande à bout portant.

Je restai un instant les bras ballants à côté de mon véhicule, puis, au bout d'un temps que je ne peux déterminer même aujourd'hui, je vis apparaître le vieux père Francis en haut du perron, la tête baissée, marchant avec difficulté, mais il avait toujours marché comme traînant les pieds, tenant son fusil à bout de bras, comme près de le lâcher.

Puis il s'affaissa et déboula le perron pour venir s'aplatir face contre terre au niveau du pare-chocs de ma voiture.

Je m'approchai de lui et le retournai. Il était plus mort que vif avec un point rouge près du cœur mais une soucoupe derrière les omoplates.

Au même moment j'entendis l'ululement des sirènes du break et du fourgon de la gendarmerie, gyrophares tournoyant dans la nuit tombante.

J'attendis, fataliste, les bras ballants, qu'ils eussent parcouru la centaine de mètres de l'allée. Le fourgon faillit foncer dans la marnière et y basculer, mais le chauffeur la contourna à temps d'un brusque coup de volant. Je n'avais plus la force d'y voir une ironie quelconque.

J'en fus vexé.

Le lieutenant et ses hommes se précipitèrent dans la maison en m'ignorant et le lieutenant en ressortit au bout d'une demi-heure.

J'étais toujours là, mon panama informe posé de guingois sur le crâne et un havane à demi mâchouillé au coin du bec.

– Vous êtes encore là ? me jeta le lieutenant étonné.

– Ben oui ! fis-je l'air vraiment con.

Je n'avais pas eu envie de me payer un délit de fuite en plus et de voir ma tête mise à prix. Ça se comprend !

Lui me regardait l'air vraiment éberlué.

– Pour témoigner, ajoutai-je fataliste et comme pour l'aider. Je suis témoin de tout ça, dis-je avec emphase en accompagnant mes propos d'un vaste mouvement des bras embrassant la demeure et les bois.

– Vous n'êtes témoin de rien du tout ! me dit-il presque méchamment. Vous rentrez à Paris dans votre placard et vous oubliez tout ! précisa-t-il. Vous n'étiez pas là et vous n'êtes au courant de rien, compris ?

– Mais..., tentai-je de protester.

– Un crime passionnel, un point c'est tout ! Un amant tue sa maîtresse et le vieux jardinier, fidèle à la châtelaine, exécute l'assassin et se donne la mort.

Je n'osai lui faire remarquer que Pierre avait eu le temps de le blesser mortellement.

– Point, répéta-t-il. Tout le monde est mort. Sauf vous, ajouta-t-il mi-figue mi-raisin, bien sûr, puis que vous n'étiez pas sur les lieux – et n'auriez jamais dû vous y trouver, conclut-il sèchement.

Là, quand même, après tant de preuves de bonne volonté de ma part, je ne me le fis pas dire deux fois et filai ventre à terre – c'est une expression – au volant de ma voiture. Mais je le fis avec beaucoup de dignité, très posément. Je n'appuyai sur le champignon qu'une fois hors de vue du lieutenant, avec le sentiment rageur de venger ainsi l'honneur de la police nationale si malmené au cours de cette journée.

6

Je revins le lundi suivant au service après avoir passé le reste de ma semaine de vacances dans mon trois-pièces de la rue Damrémont à ruminer et reconstituer les tenants et aboutissants d'un piège diabolique. Mais je n'étais plus assez con pour pleurer sur mes amours perdues, sauf un petit pincement au cœur quand j'évoquais Pierre qui ne m'avait tout de même pas « nettoyé » et m'avait protégé jusqu'au bout – du moins mon côté idéaliste se plaisait-il à croire en cette version, car un petit doute subsistait : n'aurait-il pas fini par me « nettoyer » si le père Francis n'avait vengé le meurtre de sa maîtresse *in petto* ? Ça devenait même un gros doute.

Je passai donc la matinée de mon retour au bureau à mettre de l'ordre dans mes paperasses. J'aime bien partir en vacances en laissant un sacré foutoir dans mes dossiers, car, comme ça, personne ne peut y mettre son nez en mon absence. Et on n'est quand même pas à quinze jours près pour mettre à jour la fiche d'un petit malfrat.

J'étais peinarde. Faut dire que c'est un bureau individuel – pas bien grand mais suffisamment pour moi. Et au moins, en cas de pénurie de locaux, on ne peut y rajouter aucune table, même pas un autre fauteuil. Un tabouret à la rigueur.

Parfois, j'aurais envie de me tirer de ce service à la con, avec tous ces « collègues » qui y ont été affectés d'office par crainte qu'ils ne confondent, sur le terrain, une petite vieille et le dealer local ou un flic en civil avec l'ennemi public n° 1 en cavale. C'est le genre de mecs, si on leur dit que sans les « indicateurs » la police ne peut pas travailler, qui seraient capables de venir au poste avec le premier panneau de signalisation arraché sur la voie publique. Avec eux ça craint vraiment. Les moins mauvais font du syndicalisme et les encore moins mauvais passent leur temps en formation maison, mais sans aucun but ni utilité quelconque.

Comme je n'ai pas été placé là d'office dès la fin de ma formation, ils se méfient de moi. En plus je suis inspecteur principal et ils sont persuadés que je suis une « taupe » de l'IGS, un « bœuf-carotte » – qui, d'ailleurs, n'en a rien à foutre du service. Elle ne s'occupe pas encore de gus dont la principale préoccupation est de savoir à quelle heure on fera l'apéro et si le Ricard est supérieur au Pernod.

Morose j'étais donc et j'en sursautai lorsque mon téléphone sonna. Surtout que c'était la ligne intérieure et que personne ne m'appelle sauf lorsqu'il y a erreur de poste. Ce que je me suis tout d'abord dit quand j'ai entendu la voix de Mlle Beurlet – pardon, on dit lieutenant maintenant –, donc, lorsque j'entendis la lieutenant Beurlet, la secrétaire en fait de mon directeur, beugler dans l'appareil tel un sergent de Marines :

– Inspecteur principal Lebreton ! Vous êtes là, inspecteur principal Lebreton ?

– Oui, répondis-je surpris, tenant le combiné à distance.

Parfois, elle m'appelle par erreur, mais jamais en m'appelant par mon nom.

Elle enchaîna sans reprendre son souffle, malgré le faible volume de sa cage thoracique – « la planchette à pain » l'ont surnommée les gars du service en surmenant leurs méninges :

– C'est urgent, M. le directeur veut vous voir immédiatement ! *Im-mé-dia-te-ment !* reprit-elle en détachant les syllabes et en raccrochant aussi sec après la dernière.

J'étais étonné car depuis mon arrivée dans le service, en mai 1994, il ne m'avait jamais convoqué. C'est dire si les liens hiérarchiques étaient distendus. Parfois, nous nous croisions, mais le salut était distant de sa part. Il était assez hautain et très fier de sa particule : de Boucher, Marie de Boucher. Et on peut aisément deviner toutes les conneries qui pouvaient se dire dans le service – derrière son dos, évidemment, et loin des grandes oreilles de Mlle Beurlet : « Marie débouche l'évier », « Marie bouche les chiottes », et j'en passe du même tonneau, surtout que lui non plus n'était pas là, comme tous ses subordonnés excepté moi, par choix, mais par penchant pédophilique, les petits garçons uniquement toutefois. Il paraît qu'il n'était resté que deux mois aux Mœurs, mais ça remonte loin.

Sec, style officier de cavalerie démonté, mais court sur pattes, comme si les bottes étaient restées avec les jambes sur le cheval – ce qui n'avait aucune importance pour l'heure puisqu'il était assis dans son fauteuil directorial –, il

me lâcha dès mon introduction dans son bureau – spacieux celui-ci :

– Alors, Lebreton ?

Puis il enchaîna à l'adresse de la lieutenant-secrétaire qui n'avait pas encore refermé la porte capitonnée façon Napoléon III :

– Laissez-nous, mon petit.

Mlle la lieutenant Beurlet perdait tout aplomb devant son patron. Elle rougit légèrement et se retira discrètement. Elle avait tout d'un garçon manqué par sa morphologie et ses cheveux coupés ras, mais rien d'un éphèbe.

Puis il revint à moi, avec un grand sourire paternel :

– Alors, Lebreton, ça va ?

– Oui, monsieur le directeur, ça va, répondis-je car il y n'y avait rien d'autre à dire.

– J'ai souvent pensé à vous, repartit-il en se carrant dans son fauteuil et en jouant avec une règle en bois qui traînait sur son bureau.

Il me regardait droit dans les yeux et poursuivit aussitôt, pour garder l'effet de surprise :

– Oui, oui, car vous êtes un policier de talent.

Je tentai un geste de modestie pour cacher ma stupeur devant l'éloge.

– Si, si, je vous assure ! Et, si votre présence dans ce service a rehaussé son niveau, enchaîna-t-il le plus sérieusement du monde, vos talents, qui appartiennent au monde, ont été sous-employés, c'est indubitable...

Je partageais cette conviction mais préfèrai me taire, ignorant ce que pouvait bien dissimuler une telle introduction élogieuse.

– Et d'ailleurs, lâcha-t-il après une pause pour faire durer le suspense, je ne suis pas le seul à le penser. Inspecteur

Lebreton, vous appartenez au monde ! martela-t-il. Et je vous envie...

Le monde, c'est vaste, mais je ne me voyais pas retourner sur le trottoir – c'est une expression de la Maison qui désigne l'activité de ceux qui arpentent le macadam à longueur de journée en planques et filatures diverses quand ce n'est pas la circulation.

– Figurez-vous qu'en haut lieu, précisa-t-il en souriant largement et en se penchant vers moi, on a pensé à vous pour prendre la tête d'un nouveau service, pour lequel on vous réclame à cor et à cri... Qu'en dites-vous ? C'est une bonne nouvelle, n'est-ce pas ?

J'étais plutôt sonné et me demandais bien ce qui avait pu me faire remarquer du fond de mon placard pour me valoir tant d'intérêt subit.

Devant mon silence qui se prolongeait et, en quelque sorte, comme façon de me mettre un peu dans la confiance, il me demanda, sans que cela eût un rapport apparent mais apparaisse déterminant :

– Vous avez passé de bonnes vacances, n'est-ce pas ?

Là, je me retrouvais en terrain connu.

– Oui, monsieur le directeur, m'empressai-je de répondre, excellentes. Je vous remercie.

Mais une lueur se mit à scintiller dans mon esprit. « Oh ! merde », me dis-je. Ce n'était encore qu'un lumignon.

– Donc, reprit-il après s'être convaincu que je n'avais pu que le comprendre, le préfet lui-même vous confie la direction d'un nouveau service où vous pourrez déployer tout votre esprit d'initiative au service de la République. Et l'idée vient de plus haut encore, mais je ne peux vous en dire plus, si ce n'est que ce sera un service très confidentiel, secret même, précisa-t-il avec une moue de conspirateur qui

détonnait avec son allure pète-sec de cavalier démonté. Vous ne vous occuperez que d'affaires très spéciales et ne dépendrez que d'un conseiller de M. le Premier ministre.

Il prit mon étonnement – mais c'était en fait de l'ahurissement – pour de la réticence.

– Ça ne vous fait pas plaisir... ? s'enquit-il subitement inquiet.

– Si, si, monsieur le directeur, dis-je mécaniquement.

– Ah bon ! fit-il rassuré. De plus, en tant que chef de service, vous allez être promu commissaire.

« Ça il était temps », me dis-je tandis qu'il marquait une pause pour me permettre de prendre conscience de ma future situation.

– ... et il y a juste, par ailleurs, une petite formalité..., poursuivit-il en essayant de cacher son hésitation.

« Nous y voilà, me dis-je. C'était trop beau. »

– ... il faut vous construire, paraît-il, un personnage – une « légende », ils ont dit – qui corresponde mieux avec votre nouveau profil de carrière.

À l'évidence, il tentait de réciter une leçon apprise.

– Je comprends, monsieur le directeur, fis-je ne pensant qu'il n'y avait pas de mal à cela car en fait je ne saisisais pas tout.

– Si, si, fit-il l'air subitement ennuyé, comme s'il craignait que je ne compris pas tout à fait son propos. Mais vous savez, toute promotion – et c'en est une belle, assurément – s'accompagne de sacrifices...

Tout compte fait, je n'étais pas à un « sacrifice » près pour lâcher mon placard.

– Et là, ajouta-t-il en se lançant à l'eau, il faut une petite mise en scène... Aimez-vous la mise en scène ? me demanda-t-il à brûle-pourpoint et en me laissant interloqué.

– Oui, monsieur le directeur...

Mais je ne pus m'empêcher de hausser les épaules imperceptiblement.

– Ah ! tant mieux ! fit-il soulagé. Ce sera plus facile pour tout le monde. C'est très bien, mon vieux, se permit-il familièrement.

Moi, je naviguais véritablement à vue, ne sachant quel serait l'écueil suivant. Comme dans un jeu électronique, où de toute façon, quoi qu'on fasse, on ne parvient jamais au niveau supérieur. En fait, je n'avais jamais eu l'esprit marin.

– Car il faut, que... en quelque sorte...

Là il s'embrouillait, ne trouvant pas ses mots, puis il lâcha d'une traite :

– ... que vous démissionniez. Voilà, c'est dit !

Son sourire s'épanouit. Il devait se congratuler lui-même de sa force de caractère.

– Je ne comprends pas, monsieur le directeur, dis-je le plus sincèrement étonné.

Il en eut la respiration coupée. Mais il n'était pas directeur pour rien et sut encaisser le coup.

– Mais, mon vieux, c'est simple. Vous démissionnez ou, plutôt – comme disent ces messieurs qui vous veulent –, on vous « sacque » de la police pour donner confiance à vos futurs interlocuteurs. C'est ça, poursuivit-il malgré mon air effaré mais sans se démonter, c'est ça votre « légende ». C'est une sorte de rôle : vous serez un ex-flic viré comme d'autres sont ex-curés ou ex-communistes. Dans les milieux où vous aurez à évoluer, « ex » c'est mieux... De toute façon, poursuivit-il comme pour me rassurer, c'est une façade : vous serez un flic secret officieusement sans l'être officiellement, bien entendu, tout en gardant confidentiellement votre grade et vos droits à l'avancement.

Ça revient au même dans ce cas-là : officieusement signifie officiellement et vice versa. C'est une sorte de détachement, vous me suivez, quoi !

Anéanti, je me taisais.

– Et puis, vous n'allez pas faire d'histoires pour si peu ! s'énerva-t-il. *Ils* vous veulent, eh bien, *ils* vous auront !

Il tapa fortement sa règle contre la table en guise de conclusion, tel un coup de cravache cinglant, mais la règle entailla le bord du bureau.

Je pris la parole, songeant malgré tout au petit confort de mon placard ; tandis qu'il se perdait, surpris, dans la contemplation de l'entaille :

– Monsieur le directeur, si je puis me permettre...

Sa distraction fut aussi brève que mon début de phrase.

– Vous ne pouvez rien vous permettre, mon vieux ! me coupa-t-il sèchement. D'après ce que j'ai cru comprendre, vous n'avez pas le choix.

J'étais effaré mais je commençais à saisir l'ampleur de la catastrophe.

– On m'a même demandé de bien vous le préciser en cas de collaboration hésitante de votre part. « Il y a trop de traces derrière vous » – ou quelque chose comme ça – paraît-il..., fit-il l'air évasif et comme finissant de se désintéresser de toute cette salade qui ne le concernait plus.

Il ajouta dans un dernier effort :

– Vous avez beaucoup de chance de vous voir confier une telle mission, me dit Marie de Boucher d'un ton solennel. Vous vous en rendrez compte plus tard, mon vieux !

Il n'ajouta pas : « Et vous m'en remercieriez ! », mais il me congédia aussitôt, m'interpellant alors que j'avais la main sur la poignée de la porte :

– N’oubliez pas, le lundi 12 septembre ! me lança-t-il.
– Le lundi..., commençai-je.
– Bien sûr, mon vieux ! Vous avez déjà oublié ? (En fait, il ne m’avait rien dit.) C’est le jour du conseil de discipline qui statuera sur votre sort – qui vous « sacquera »... Mais ne vous inquiétez pas. C’est une broutille. Juste une formalité avant de prendre vos nouvelles fonctions.

Et il me congédia d’un geste « amical » de la main qui pouvait tout aussi bien vouloir dire : « Bon vent ! » ou « Allez vous faire pendre ailleurs ».

7

Du jour au lendemain – sans qu'on m'en eût averti même « officieusement » au préalable, sûrement pour faire plus « vrai » –, je me retrouvai « officiellement » interdit de séjour dans le service et toute la Maison. Pour le plus grand plaisir de la grande majorité de mes collègues – il y en avait quelques-uns que ça laissait indifférents – dans l'attente du conseil de discipline et de ma nouvelle « affectation ».

« On » me contacterait.

En attendant ce fameux 12 septembre, je me retrouvais en vacances forcées sous forme d'un congé « suspensif » avec solde.

Et puis, zut ! J'avais été assez con comme ça. Autant profiter de ces vacances, pour une fois !

J'avais toujours rêvé d'un voyage aux *States*, alors autant me l'offrir maintenant.

Je peux même ne revenir que la veille de la réunion de la commission.

Le 11...

« *Le sanglot de Satan dans l'ombre continue.* »
Hugo, Victor.